

**Bulgarian
Historical
Review**

**Revue bulgare
d'Histoire**

Research Quarterly, Organ of the Institute for Historical
Studies at the Bulgarian Academy of Sciences

Contents

Articles

- D. Madjarov* – L'histoire de Petăr (Pierre) Deljan – *souverain legitime* et du prince
Arpad – *dŭla*. Relations entre le rituel et la titulature 3
- М. Димитрова* – Славянская палеография – предмет и задачи 41
- Ш. Д. Штерионов* – Демографическая политика османских властей в
болгарских землях в XVIII–XIX веке (Накануне 1878 г.) 73
- G. Simeonova* – Zustand der Untersuchungen im Bereich der Geschichte der bul-
garischen ethnographischen Wissenschaft 111

Scientific Communications

- I. Jordanov* – Le monnayage du dernier défenseur de Sirmium en 1018 (Une
énigme de l'histoire et de la numismatique bulgare au Moyen Age) 135
- D. Petkov* – The Macedonian Question in Bulgarian-Yugoslav Relations (July
1948 – October 1956) 140
- H. Ünal, D. Ekinci (Turkey)* – A Tale of Two Neighbors: Past, Present, and Fu-
ture of Turkish-Bulgarian Relations 169

Articles

L'histoire de Petăr (Pierre) Deljan – souverain légitime et du prince Arpad – *dūla*. Relations entre le rituel et la titulature

Djeni Madjarov

Les recherches sur les gestes reposent depuis des années surtout sur la documentation de leur forme, ainsi que sur les liens logiques ou conditionnels avec la sémantique qui les concerne. C'est ainsi que les gestes s'expliquent principalement comme des signes arbitraires et non pas comme des complexes. Dans la plupart des cas cette méthode se révèle insuffisante pour l'explication des gestes rituels, étant donné que ceux-ci n'existent pas dans une conduite gestuelle, isolée en elle-même, mais comme faisant partie d'un certain entourage. Les contacts sociaux, comme un milieu naturel du geste, présupposent un plan d'existence synchronique, aussi bien que diachronique. Afin que la conduite gestuelle continue d'exister dans la structure culturelle, elle doit passer par des processus fondamentaux réguliers de développement, de changement et de disparition qui conduisent à une complication naturelle de ses parties composantes. Considéré de ce point de vue un phénomène chargé de signes ne peut être défini et caractérisé uniquement sur le fond de deux de ses signes – forme et signification. Une manière d'expliquer les choses plus à fond s'impose, permettant de donner la possibilité de faire une description totale, de suivre l'historicité, d'analyser et de comparer la conduite gestuelle et ses éléments fondamentaux.

Dans la conscience collective et la mémoire des communautés (des peuples) la forme gestuelle détachée n'est jamais un phénomène unique, c'est-à-dire une combinaison physique ayant son importance. Il y a toujours d'autres caractéristiques présentant une information concrète, ainsi que d'autres caractéristiques qui portent une information concrète qui indique et fixe son rôle et sa place dans la culture. C'est vers cette catégorie que peuvent être rapportées la forme physique, l'appellation, l'importance, la destination, les personnages qui reproduisent (appliquent) le geste, ainsi que les sujets et objets, vers lesquels il est adressé, etc. C'est pour cela que, au cours d'une analyse, l'existence d'une gestuelle ayant sa signification et sa forme doit être considérée dans le cadre de telles caractéristiques pour lesquelles j'emploie le terme de *dimension*. L'emploi de ce mot donne la possibilité de mieux présenter l'*accumulation informative* de la forme ayant sa signification dans la conduite gestuelle et sa délimitation plus considérable comme signe détaché dans son entité exacte et totale.

L'emploi de la notion *signe* n'est pas fait par hasard, parce que dans son existen-

ce sociale la conduite gestuelle apparaît et fonctionne comme partie intégrante d'un système, comme l'est une gestuelle. Il est nécessaire d'établir que dans chaque milieu social existent deux catégories fondamentales de formes gestuelles. Les premières sont l'expression de l'état psychique intérieur de l'organisme (animal ou humain) ou représentent l'expression externe des processus courants physiologiques ou biologiques. Les seconds sont reproduits sciemment et dans un but déterminé de servir les processus de communion sociale et représentent des *formes standardisées et stéréotypées*. Les deux catégories sont chargées de signes, mais ceci dans la sphère de la communion humaine sociale: les premières – les *kinèmes*, ne jouent pas un rôle actif, tandis que les secondes – les *kinémomorphèmes* se trouvent au fond de la *gestuelle*, chargée d'un signe. Chaque forme de geste a un emploi *standardisé* (conforme à l'état conceptionnel, social, ethnique etc.) et *stéréotypé*, (reproduite des multitudes de fois de la même manière). Les *kinémomorphèmes*, en tant qu'éléments actifs de la communication, peuvent être décrits entièrement, poursuivis, analysés et comparés par l'application de la méthode qui fixe et détermine leurs caractéristiques fondamentales. Lorsqu'on se penche sur les possibilités du *système de la dimension du geste*, on peut délimiter et décrire la somme de l'information fondamentale de ce phénomène dans chaque culture concrète.

Les dimensions fondamentales qui constituent le système des kinémomorphèmes peuvent être définies comme il suit: 1. *les formes physiques* – la composition physique, l'aspect extérieur et la manière (la modalité) d'appliquer la forme des gestes; 2. *l'entourage* – un objet chargé d'un signe (d'un symbole), le vêtement, le lieu et l'espace, la partie du temps (les 24 heures, le calendrier), l'ambiance politique et sociale, etc. qui vont de pair avec la forme de geste en fixant sa fonction et sa signification; 3. *la fonction* – l'activité, exécutée par la forme du geste en rapport avec le lien entre celui qui adresse et celui qui reçoit; 4. *le lien entre celui qui adresse et celui qui reçoit (destinateur et destinataire)* – c'est un lien entre celui qui reproduit et celui à qui est adressée et destinée la forme du geste, la composition des participants (sexe, âge, nombre), leur statut social et leur rôle cérémonial, ainsi que leur relations communes sur le plan synchronique et diachronique; 5. *la sémantique* – signification (admise et expliquée) de la forme du geste qui inclut en soi les niveaux des *motifs* et de la *motivation*¹, y est incluse l'appellation ethnique et régionale.

L'existence concrète de la forme du geste, le développement et les changements dans son système sont analysés au sein de deux cultures diverses par leur origine et leur composition – la culture bulgare et la culture hongroise. La culture bulgare est indo-européenne, ceci du point de vue linguistique et culturel – historique, tandis que celle hongroise repose sur la couche ouralo-asiatique (celle de l'Asie antérieure). Au cours de leur existence historique toutes les deux ont subi plus d'une fois des influen-

¹ Au sujet des notions *мотивировка* et *мотивация* v. Байбурин, Топорков 1990: 18-19; Маджаров 2007: 175, note 5.

ces de l'extérieur, il y a eu aussi des échanges mutuels d'ordre culturel. Indépendamment de ceci elles demeurent différentes par leur contenu, ce qui présuppose la manière spécifique dont un phénomène y est admis et continue d'exister. Cette circonstance contribue favorablement aussi à la définition et à l'étude du mécanisme d'après lequel fonctionne le système de la définition des dimensions du geste. D'autre part, l'étude comparative représente un moyen, grâce auquel on peut expliquer et suivre de quelle manière se forment et se développent les spécificités ethniques des phénomènes.

L'étude et l'analyse des gestes *élever* et *porter* le corps humain donne la possibilité de vérifier pratiquement la véracité de la thèse scientifique qui vient d'être exposée au sujet de l'existence du système des dimensions. De par sa composition et son application, la forme physique du geste *élévation* est très diverse. Elle a une large application dans diverses pratiques quotidienne et rituelles. Est intéressante pour notre étude l'application relativement limitée du geste *élévation d'un corps humain assis*. Cette pratique est bien documentée dans les sources historiques, ethnologiques et linguistiques. Ceci permet de suivre son application et son existence sur un plan diachronique et synchronique.

Les informations qui nous viennent de la vieille Rome et de Byzance parlent souvent de l'application du geste *élévation*, accompagnée du mot bouclier (en latin *scutum*). La pratique, connue sous le nom d'*élévation sur le bouclier* était appliquée principalement en rapport avec des événements extraordinaires comme les révoltes et les insurrections, lorsque leurs chefs étaient élevés sur un bouclier par leurs soldats et proclamés empereurs en grand triomphe. Pendant la période de la fin de l'Empire Romain et à Byzance le pouvoir suprême ne vient pas par héritage dynastique, mais chaque nouveau souverain est élu par un organe d'Etat autorisé à le faire – un Conseil, le Sénat, etc. Lorsque l'armée ou les prétoriens font ces élections et annoncent les résultats en appliquant le rituel, alors on parle d'*empereurs militaires* (Treitinger 1938: 9, 11–25; Цанкова-Петкова 1966: 104). Cette pratique d'annoncer, de donner un sens à l'acte même de l'élection, est appliquée aussi en dehors des frontières de l'empire chez les Gaulois, les Celtes, les Germains, les Francs, les Khazars, les Perses, etc. (Treitinger 1938: 8-24; Tacitus 1977; Тацит 1969; *III Pippin – Magyar* 2002: 813; <http://hu.wikipedia.org/w/...=Frank>).² Ceci indique que le rituel en question est une pratique universelle largement répandue, ce qui ne peut être expliqué dans cette composition comme ethniquement spécifique pour la culture des Bulgares ou des Hongrois.

Sur le fond de ces représentations on pourrait conclure que la *forme physique* du rituel se compose du geste *élévation* et de la pose *être assis* ou *être debout*. Mais du

² La description de ce phénomène, lors de la révolte de la tribu germanique des Bataves qui avaient élu comme leur chef Brinnius est faite par Tacite (Tacitus. *Histor. IV. 15*) "(brinnius) impositus scuto, more gentis (Caninefutum) et sustinentium humeris vibratus, dux diligitur". En traduction: "d'après la coutume (de la tribu des Caninefats) Brinnius a été placé sur un bouclier et balancé par ceux qui le soutenaient sur leurs épaules, et élu comme chef". Pour plus de détails au sujet de l'élévation sur le bouclier v. chez Rózsa 1995, Waal 1952.

moment que dans ce cas les deux formes du geste ont des fonctions et des sémantiques combinées, on doit parler non d'un geste, mais d'une somme des gestes comme d'une présentation de la forme physique.

Quant à la dimension *entourage*, le bouclier assiste comme un objet qui porte un symbole très fort. Dans chaque cas concret est indispensable de fixer la manière de son emploi, ce qui est d'une importance considérable pour indiquer les nuances dans la sémantique de la conduite des gestes. Sur le plan historico-mythologique de l'ancienne Grèce, cet objet, à côté de la lance, est une des principales armes des fantassins. Leur emploi témoigne du passage social de l'enfant à l'homme adulte (*цун – Купър* 1993: 255). A l'exemple des fantassins grecs, les soldats romains se servent irrémédiablement du bouclier (*pajzs – Magyar* 2002: 413). Dans la mythologie grecque le bouclier en cuir, parallèlement à la longue lance et au casquer sont parmi les attributs fondamentaux d'Arès, le dieu militaire. Son double et successeur en Italie – Mars, est honoré comme le dieu de la guerre féroce et de la vengeance légitime. Dans l'ancienne Rome, il est le dieu le plus honoré après Jupiter, considéré et honoré comme fondateur et protecteur de l'armée romaine. C'est pour cela qu'en son honneur ont été organisées chaque année des processions – on y portait toujours le bouclier circulaire sacré, symbolisant les liens avec les forces divines, leur soutien et leur protection (*Арес – Батаклиев* 1989: 25–27). Ceci explique la formation précoce d'une partie de la somme de gestes – l'élévation sur le bouclier comme représentation, demande de confirmation et bénédiction du dieu. D'autre part devient évidente la présence des forces divines (Mars, plus tard le Dieu chrétien) parmi ceux qui sont les destinataires. Dans chaque cas concret sont mentionnés aussi d'autres éléments faisant partie de la dimension de l'entourage et qui fixent d'avance les fonctions correspondantes et les sémantiques.

Indépendamment du fait que l'élévation sur le bouclier est décrite comme une action spontanée, elle est appliquée toujours après quelque forme d'élection. Il s'en suit que la dimension *fonction* de la somme de gestes est vraisemblablement un retrait du choix, une présentation et une demande d'approbation et de confirmation, de salutation et d'approbation de celui qui est élu. Dans certains cas, lorsque l'armée exproprie les droits de l'institution qui en a été chargée, on peut parler aussi de la fonction – confirmation de l'acte de l'élection.

Les liens entre le destinateur et le destinataire. Dans les sources historiques on indique le plus souvent comme destinateurs à cette réunion les soldats et les prétoriens. De par leur état ils sont uniquement des hommes. En dépendance de la situation concrète, ceux qui reçoivent dans l'assemblage gestuel sont l'armée, les révoltés, les institutions supérieures de l'Etat et les individus qui portent la charge (le Conseil, le Sénat, le chef suprême, le chef spirituel, etc.) les divinités suprêmes, le peuple. Les sources historiques nous font voir que ce rituel est appliqué uniquement lors de l'élection de personnes en tant que souverains, ce qui attribue une prédestination sexuelle aux uns, comme aux autres.

L'importance de la pose *être assis* représente aussi une position universelle. Lorsque la kinémomorphème sera combinée avec l'élévation de l'individu humain, et sur un plan symbolique, au-dessus de la communauté, ceci situe celui qui a été élevé, dans

un état d'acquéreur d'une situation sociale supérieure. Depuis l'antiquité cette pose est caractéristique pour le souverain, le plus ancien, le plus élevé du point de vue social. L'atmosphère socio-politique, chargée d'un contenu particulier socio-politique, comme élément de l'entourage, transforme cette gestuelle en acte d'importance étatique. Ceci, d'autre part, le transforme en partie constituante du mécanisme compliqué du transfert du pouvoir dans diverses formations étatiques.

La *sémantique* de la gestuelle s'explique comme une élection, une proclamation du souverain (cela apparaît dans diverses sources historiques), comme une acclamation (en latin *acclamatio*) et une louange à l'adresse de l'élu. Les niveaux motifs et de la motivation doivent être recherchés dans chaque cas séparément.

La présence, sur un large niveau et relativement d'un même type, du rituel dans la pratique des divers peuples d'Europe et d'Asie³ est vraisemblablement le résultat du fait qu'il est adopté ou imposé. Je suppose que ceci se réalisait avec la participation active de l'armée, parce que, pour que le rituel puisse exister, il ne suffit pas que, pour qu'il soit adopté formellement: il est nécessaire que quelqu'un le transporte et explique sa conception du monde et sa symbolique pratique.

Après la christianisation l'Église rejette les divinités païennes, change les rituels sociaux pratiqués jusqu'alors. C'est à cette catégorie aussi qu'appartient l'*élévation sur le bouclier (le pavois)* et son rôle d'avant le christianisme, devenu inadmissible. L'Église se déclare comme institution ayant seule le droit de confirmer la situation du nouveau souverain. Elle impose le couronnement en tant que rituel lors de la proclamation et de la confirmation des souverains. Indépendamment de cela le complexe gestuel continue d'exister et de fonctionner parallèlement ou indépendamment de la pratique de l'Église. C'est ainsi que les sources nous informent que le basileus byzantin Léon 1-er (Ve s.) est le premier souverain chrétien qui, après avoir été couronné par le patriarche de Constantinople, a été élevé sur le bouclier et salué en grandes pompes, d'après la tradition, avec des salutations du Sénat et de l'armée (http://www.roman_emperors.org/... : 1; <http://hu.wikipedia.org/w/...=I.:> 1). Au temps de la révolte contre Maurice, Phocas (VIIe s.) a été élevé sur un bouclier et élu basileus. Le même rituel est appliqué aussi lors du couronnement du roi des Francs Pépin le Bref (VIIIe s.), du basileus byzantin Michel 1-er Rangavé (IXe s.) etc. (Bréhier 1949: 5-7; Цанкова-Петкова 1966: 104; <http://hu.wikipedia.org/w/...=Frank:> 3-4; ГИБИ VI 1965: 225; Божков 1972: 14-15, 189-190).

Il est possible, dans les analyses historiques des cultures européennes, que la gestuelle que nous étudions, n'ait pas été rattachée uniquement au mécanisme du transfert du pouvoir, mais possède aussi d'autres applications et significations.

Au cours de la deuxième moitié du IXe s. les Hongrois qui habitaient l'ainsi dite Levedia, ensuite appelée Ettël-küzü (Kristó 2003: 45), font partie du Khanat Khazare.

³ Dans la littérature spécialisée il existe deux thèses au sujet de l'origine de ce rituel – dans le sens qu'il venait de la Perse, et/ou de Rome (Treitinger 1938; Bréhier 1949).

Les alliés militaires de l'alliance tribale repoussent ensemble les invasions des peuples de l'Est. En 893 cette alliance tribale des Hongrois subit une grande défaite du côté des Pétchéniègues (Györffy 1984: 592). Le khan supérieur des Khazars, mécontent des événements, exige que soient remplacés les hauts fonctionnaires⁴ dans la communauté tribale des Hongrois. Comme co-souverain dans le gouvernement est élu Arpad, le fil d'Almos.⁵ D'après l'information de l'empereur Constantin le Porphyrogénète (984) l'élection s'est faite de la manière suivante: "en la présence des ambassadeurs khazares Arpad l'éleva sur le bouclier et le proclama prince – d'après la tradition et la loi khazare" (Moravcsik 1934: 155–156).⁶ Comme co-gouverneur est élu Koursan. Mais nulle part dans les sources il n'est dit que les premières élections auraient été mises en rapport avec une date exacte et importante du calendrier festival hongrois d'alors ou même avec celui du khanat. De même n'est pas mentionné l'endroit ou les cérémonies ont eu lieu. Il n'y a pas de mention non plus que le

⁴ L'institution des co-gouverneurs a provoqué depuis des dizaines d'années de nombreuses discussions. Le problème principal est le suivant: cette institution existait-elle réellement dans la structure du pouvoir de la communauté en question. Certains chercheurs hongrois sont d'avis que l'institution des co-gouverneurs n'a pas existé longtemps dans l'histoire hongroise – depuis l'année 870 jusqu'à la fin des années 90. On suppose que celle-ci a été un emprunt de l'époque du Khanat Khazare – emprunt fait aux peuples türks. V. plus de détails: Alföldi 1933: 28-39; Bartha 1988: 346-349; Róna-Tas 1997: 269-271; Györffy 1986: 86; Kristó 1996: 78-79; Николов 2002: 39, etc. Il y a des chercheurs bulgares qui sont d'avis que cette institution a eu cependant une durée plus longue dans la tradition de l'Etat bulgare – une tradition qui a duré du VIIe presque jusqu' au XIe s. Бешевлиев 1981: 45-50 (Sur ce problème l'auteur a consacré un article: *Kavkhan ou co-souverain*); Москов 1988: 294, 334, etc.; Николов 2002: 38, 39, 43.

⁵ Dans la science historique hongroise il y a existé une grande discussion, qui dure presque un siècle, quel personnage historique des IXe et Xe siècle et que nous connaissons – Almos, Arpad, Koursan, a occupé un poste d'Etat, et lequel: **kende/künde** ou **düla**. Une des opinions exprimées et qui concerne notre sujet est qu'on peut supposer que le prince Arpad a été élu **düla**, c'est-à-dire **commandant de l'armée**, tandis que d'après l'opinion contraire, il a seulement hérité de son père Almos le poste de **künde**, c'est-à-dire **prince supérieur**. Cette discussion concerne encore quelques autres aspects du problème, comme celui-ci: Levedi et Almos étaient-ils des princes ou seulement des chefs de tribus; du point de vue historique est-il plus exact de parler seulement de deux souverains ou de l'existence d'un système de double gouvernement; l'année de l'élection et de la mort du prince Arpad; le prince Koursan a-t-il été un personnage réellement existant; qinsi qu' au sujet de la forme phonétique exacte et du contenu fonctionnel des titres – **düla**, **kende**, **hourka (karca)** et d'autres encore. Sur ces questions discutées v. les opinions généralisées de Györffy 1959: 127-160; Magyarorság 1984: 586, 588, 592-593, 618; Kristó 1996: 67-75, 78-79, 83-86, 95-98, 103; Kristó 2002 : 9-30. J'ajouterai ici un seul aspect intéressant au sujet de la discussion **kende** ou **düla**. A. Róna-Tas exprime la supposition que le prince Koursan était vraisemblablement le frère du prince Arpad. (Róna-Tas 1997: 271). Cette pratique de gouvernement familial a été documentée plus d'une fois par les historiens Bulgares pour ce qui concerne la période des VIIIe-Xe ss. (Бешевлиев 1981: 45-50; Николов 2002: 38-46). Les sources utilisées dans notre articles étant en grec, latin, arabe, hongrois et autres langues proviennent de diverses éditions et auteurs. C'est pourquoi il n'est pas exlusu qu'il y ait des diversités dans la leur lecture.

⁶ Dans une traduction ultérieure de la même source il est dit: "*Ils ont estimé qu'il est mieux que ce soit Arpad qui devienne prince au lieu de son père Almos ...et ainsi d'après la tradition et la loi khazare en l'élevant sur le bouclier, l'ont institué prince*". (ÁMTBF. 44-45). Mais ce qui manque dans ce texte et ce qui est important pour nous c'est "en la présence des ambassadeurs khazares". Or, ceci change considérablement l'explication de cet événement.

prince Koursan aurait été élevé aussi sur le bouclier. Dans la science historique hongroise il y a une supposition que la pratique en question est une norme juridique adoptée ou même imposée par les Khazars. L'historien Antal Bartha estime que ce cas unique dans l'histoire hongroise vient plutôt de Byzance ou de la Perse, parce que pendant cette période le Khanat Khazare était une formation étatique peu importante pour pouvoir créer et appliquer un rituel d'Etat pareil de ce genre, chargé d'un pareil symbolisme compliqué (Bartha 1984: 532; Moravcsik 1953: 40).⁷ En acceptant la thèse de A. Bartha, j'ajouterais que ce fait est vraisemblablement un emprunt culturel, venant de Byzance, mais imposé institutionnellement par le Khanat Khazare ("en la présence des ambassadeurs khazares"). Ce qui me pousse de faire cette supposition, c'est le fait que pendant cette époque les Hongrois, pareillement aux autres peuples équestres de l'Orient, continuent de faire la guerre en se servant principalement d'un arc, de flèches et de glaives. Tandis que les boucliers ne servent que de matériel d'armes de guerre. (Róna-Tas 1997: 281-282; *pajzs* – Magyar 2002: 413; Псел 2002: 171).⁸

Comme il a été déjà dit, l'élévation sur le bouclier n'était pas un rituel qui existe en lui seul. Il était rattaché à la symbolique du bouclier et à la représentation du monde s'y rapportant. Dans les communautés où ce rituel s'applique, le bouclier est le symbole du soleil (Bartha 1988: 349).⁹ C'est pourquoi il n'y a pas de logique que, dans un rituel d'une importance étatique si considérable, les Hongrois se soient servis d'un objet qui non seulement ne fait pas partie de leurs traditions militaires, mais n'a nulle signification ou symbole qui leur soit propre. L'emploi du bouclier et l'application de la pratique en question peuvent être expliqués par une ressemblance faite exprès ou par son application obligatoire. La représentation du monde elle-même qui est au service du rituel, pouvait être appliquée par le pouvoir étatique ou l'armée. Les sour-

⁷ D'après l'opinion de Gyula Moravcsik: "D'après sa provenance cependant l'élévation sur le bouclier est une tradition romaine et byzantine qui faisait partie du rituel du couronnement du basileus byzantin. Ce qui est le plus probable, c'est que ce rituel aussi les Khazars et les Hongrois l'ont adopté de Byzance, ainsi que beaucoup d'autres choses au sujet desquelles nous ne savons rien, faute d'information." (Moravcsik 1953: 40). Par la pratique de ce rituel de l'étiquette qui provient de l'empire Romain, et plus tard de Byzance, on attribue une légitimation de l'élection d'un empereur. D'après Antal Bartha, les souverains hongrois se servaient adroitement de ce symbole étatique et juridique, afin de recevoir la reconnaissance des Grandes Puissances du Xe s. (Bartha 1988: 349) L'historien du droit hongrois János Zlinszky exprime une opinion légèrement plus différente. D'après lui, Byzance qui cherche à cette époque un associé parmi les Hongrois pour son attaque contre les Bulgares, voulait conclure un traité militaire avec eux. Les tribus hongroises qui vivaient dans une union peu stable, n'avaient pas de gouvernement militaire indivisible, capable de former un des côtés solide dans un contrat de ce genre. Voilà pourquoi, sous l'influence byzantine, les Hongrois ont choisi deux gouverneurs supérieurs dont l'un est le prince Arpad. (Zlinszky 2002: 1)

⁸ Dans l'interprétation détaillée qu'il a faite sur l'armement des militaires hongrois aux IXe-Xe ss., l'historien hongrois András Róna-Tas ne mentionne nulle part l'utilisation du bouclier pendant l'époque en question. C'est là un fait suggestif (Róna-Tas 1997: 281-282).

⁹ D'après A. Bartha, dans le cérémonial de Byzance et de la Perse, le rituel "élévation sur le bouclier" est un acte étatique et juridique, par lequel est confirmée et légitimée (rendue plausible) l'élection du souverain. Celui qui monte sur le trône est considéré dans ce cas comme "maître du monde" (kosmocrator). (Bartha 1988: 349)

ces historiques du Xe siècle nous renseignent que Byzance entretenait pendant une longue période de très bonnes relations avec le Khanat Khazare.¹⁰ De cette manière on pourrait admettre que les Khazars aient adopté et imposé à leur tour aux Hongrois cette forme de proclamation par l'élection. En d'autres termes, le rituel pourrait être expliqué comme une combinaison de circonstances d'ordre historico-politique qui ne se renouvellent plus pendant les siècles qui suivent dans l'histoire hongroise, comme l'élévation sur le bouclier.

Considéré à partir de la position du système de la dimension du geste, le cas historique considéré offre des possibilités d'analyse et de considération très intéressantes pour la durée dans le temps du développement de ce phénomène. La pratique gestuelle elle-même *élévation sur le bouclier* est peu claire en tant que forme physique est peu claire, parce qu'il manque quelque représentation digne de foi et qui apparaîtrait pendant cette époque. Mais du moment que les chroniques nous informent sur l'élévation d'un personnage sur un bouclier, il est certain que la forme physique se compose au moins du geste *élévation*, et la pose *être assis* ou *être debout* – de celui qui est élevé sur le bouclier. Dans ce cas nous avons une combinaison d'emploi de deux kinémomorphèmes qui ont des fonctions et des sémantiques communes. C'est pourquoi il est logique de parler de somme de gestes. De par sa forme le geste *élévation* peut être différent par rapport à la hauteur que donnent au corps humain ceux qui exécutent le rituel – élévation jusqu'aux genoux, jusqu'aux reins, jusqu'aux épaules ou au-dessus des têtes.

A côté du terme *encerclément*, il importe de mentionner en premier lieu le bouclier dont parlent les chroniques. Cet objet qui porte en soi une solide documentation, éloigne la somme de gestes de certaines autres pratiques qui existent d'élever des objets et même un corps humain en direction du ciel. Ce qui reste ignoré par les sources, c'est le vêtement des expéditeurs et du destinataire Arpad. Est-ce un vêtement de tous les jours, un vêtement officiel ou ayant quelque rapport au rituel? De même manquent des informations sur les *regalia* (symboles du pouvoir), obligatoires pour les souverains. Je laisse de côté ceux qui s'imposent par l'acte du couronnement chrétien – la couronne, le sceptre, l'Etat, la pèlerine, etc. N'est pas clair non plus le problème de la durée et de la validité du choix ainsi fait et son annonce par la somme gestuelle, c'est-à-dire jusqu'à quand Arpad avait le droit de gouverner en tant que prince. Tous les événements historiques nous permettent de supposer simplement que son choix n'a pas été fait à vie, mais jusqu'au personnage suivant, tel qu'il avait été avec de son père Almos.¹¹ Jugeant d'après l'information des sources, on peut ad-

¹⁰ Même Constantin VII mentionne que pendant cette époque (Xe s.), en plus des liens étroits avec le khan, une partie de la garde privée dans la cour impériale est constituée de soldats khazares (Moravcsik 1934: 155).

¹¹ Vers l'année 920 le savant bokhare Djaihani qui se réfère à une source arabe antérieure mentionne que, autour de 870, les Hongrois avaient déjà un couple de souverains. (Magyarország 1981: 66) Ceci présuppose que le système de l'élection d'un souverain existait au moins depuis deux décennies comme pratique et que l'on ne peut parler d'élection à vie, quoique Arpad demeure prince jusqu'à la fin de sa vie.

mettre que le pouvoir, obtenu par élection et annoncé par le rituel d'Arpad, s'étend sur les chefs des tribus, les commandants et leurs soldats. Pour le reste, le pouvoir sur les autres membres des tribus, reste mal connu dans ses limites. Ce qui importe, c'est que ce pouvoir s'étend sur les destinataires comme sur une partie des destinataires, enfin sur les territoires que tous habitent et possèdent.

Avant d'expliquer, comme il se doit, les autres éléments fondamentaux de la dimension de la somme des gestes, il est nécessaire de considérer la question du pouvoir suprême à l'époque où ce pouvoir appartenait à la communauté hongroise.

En nous penchant sur la chronique médiévale de l'Anonyme, nous apprenons que Almos, le père d'Arpad, a été élu comme souverain des chefs des sept tribus hongroises. D'après cette élection¹², confirmée par l'ainsi dit *contrat sangain*¹³, à partir de ce moment, seul un descendant de la famille d'Almos pouvait être élu comme souverain supérieur (Unger, Szabolcs 1965: 9). D'après J. Zlinszky ceci indique une nouvelle étape dans le mécanisme du transfert du pouvoir suprême par le truchement des élections¹⁴, car jusqu'à

¹² D'après l'historien hongrois Gyula Kristó le *contrat sangain* est une vieille pratique traditionnelle existant chez les Hongrois aussi. Dans le cas d'Almos et de son élection (décrit en détail par dans la chronique de l'Anonyme du début du XIIIe s.) est confirmée et annoncée l'élection qui a déjà eu lieu. Gy. Kristó attire l'attention sur un aspect important de ce contrat: "L'accent principal tombe ici sur le contrat sangain et plus spécialement sur ses liens avec Almos, parce que d'après sa présentation par l'Anonyme (qui se réfère sans doute à une tradition plus ancienne), le contrat sangain garantit le droit héréditaire de participation à la conduite de la formation politique hongroise (unification tribale, royaume) surtout pour ce qui concerne les héritiers d'Almos, c'est-à-dire d'Arpad." (Kristó 1966: 73) Dans une autre des ses études l'auteur explique quelques autres différences dans la présentation des faits dans les sources historiques (celles de Constantin Porphyrogénète et celle de l'Anonyme) avec des changements conscients au sujet de la réalité encore au Moyen Age. Le manque conscient de mention d'Almos (dans le manuscrit de l'empereur Constantin) en tant que premier prince des Hongrois, élu légitimement et avant Arpad, rétrécit le cercle de parenté, c'est-à-dire de ceux qui, d'après la loi, peuvent être les héritiers du pouvoir suprême. Ainsi ce cercle ne se rétrécit que seulement jusqu'aux représentants de la famille d'Arpad; de cette manière sont exclus tous les autres – ceux qui proviennent de la plus grande famille, celle du prince Almos.

¹³ Le chroniqueur anonyme indique, au sujet du contrat sangain, que lorsque en Scythie les Hongrois se multipliés, alors les sept personnalités hongroises, les sept Hongrois (les sept chefs des tribus) "de par leur volonté et accord commun, choisissent pour eux-mêmes et même pour leurs fils jusqu'à la dernière génération, Almos – fils de l'Activité, ainsi que les autres qui sont issus de sa famille, s'étaient distingués davantage dans l'activité de la famille et étaient aussi plus puissants dans l'activité militaires." (SRH. I. 40). Ainsi l'élection d'Almos comme "conducteur et commandant" est soulignée par le contrat sangain. Plus loin, dans la chronique de l'Anonyme on fait mention d'un fait dont les détails fournissent des mises au point importantes. D'après Ungvar, Almos cède à son fils Arpad le pouvoir suprême et "encore de son vivant le choisit comme *conducteur et commandant*" (bolt de D.M.). (SRH. I. 39-52).

¹⁴ Avant l'époque d'Almos le pouvoir dans la famille passait de père en fils le premier né, sans qu'il y ait d'élection. D'après J. Zlinsky, par la signature du contrat sangain, parmi les chefs est mis le début du rôle important que commence à jouer le Conseil suprême des souverains (composé par les sept chefs des tribus et parents du souverain) dans les décisions des actes d'Etat. C'est là une nouvelle méthode qui au cours des XIe-XIIe ss. légalise le système qui permet au souverain hongrois, encore de son vivant, d'indiquer son successeur parmi ses parents (ou à la rigueur en dehors de ce cercle aussi), mais toujours avec la participation prépondérante du Conseil. C'est de cette manière que le pouvoir suprême

cette époque était caractéristique seulement l'héritage dynastique seigneurial non pratiqué à Byzance (Bartha 1984: 573–574).

D'après les recherches historiques, la forme du gouvernement d'Etat – *le duo gouvernemental* – est caractéristique pour les communautés tribales en Asie centrale. Dans ce cas, avec le souverain suprême et sacré (*khan*), il existe parallèlement un second qui tient le pouvoir d'Etat et le pouvoir militaire et gouverne réellement l'Etat.¹⁵ En étudiant ce problème, les spécialistes hongrois estiment qu'au cours du IXe s. les deux chefs de la communauté tribale ont porté les titres de *künde* et *dūla* (Györffy 1984, 1986; Bartha 1988; Kristó 1996; Róna-Tas 1997, etc.). Il existe une opinion, relativement cohérente, qui indique que l'obligation du souverain sacré – le *künde*, consistait en l'exercice du pouvoir suprême et grâce à sa position et son existence même de légitimer le pouvoir du second souverain – le *dūla*.¹⁶ Les obligations et les droits du co-souverain – le *dūla*, étaient beaucoup plus larges, parce que, d'après la pratique, il était le commandant supérieur de l'armée, s'occupait de la défense et était le souverain laïc.¹⁷ D'après la pratique des Khazars, le co-souverain (dans le cas hon-

cesse d'être transmis par les liens de parenté, c'est-à-dire d'après le principe seigneurial, mais est présenté comme droit et devoir du souverain élu qui présuppose aussi la possibilité que ce pouvoir lui soit enlevé. Pour les détails v. Zlinszky 2002: 1-4. Ce mécanisme dans l'élection du souverain est documenté aussi par la science historique bulgare. Il y a aussi des informations à ce sujet dans *La liste des khans bulgares*, ainsi que par Jean l'Exarque. D'après les sources, un nouveau souverain bulgare est élu parmi les représentants de la famille régnante (fils ou frère du souverain) et si cette possibilité n'existe pas, alors on s'adresse aux membres d'une autre famille de boïles. Mais dans tous les cas, pour la succession du trône est nécessaire le consentement des boïles, c'est-à-dire du Conseil du souverain. Pour plus de détails v. Бешевлиев 1981: 42, 45.

¹⁵ Il existe des sources arabes anciennes et chinoises qui nous renseignent que les Khazars et les nombreuses tribus turques pratiquent l'élection d'un souverain sacré. D'après les représentations mondiales répandues, il est inadmissible et interdit qu'un simple individu s'approche de lui, à cause de la force magique qui est en lui. Le souverain sacré personnifie la force vitale de la communauté, mais est responsable aussi de toutes les calamités dans la nature et des désastres militaires. (Bartha 1984: 529, 532; Györffy 1984: 592; *kende* – Magyar 2000: 758; *kettős fejedelemség* – Magyar 2000: 852)

¹⁶ L'opinion de Róna-Tas sur cette question mérite notre attention: "Dans ce système la dualité entre le roi et le chef militaire est une situation naturelle et leurs relations dépendent – en plus de leur personnalité et des circonstances environnantes – en grande partie aussi de la légitimation ritualisée du pouvoir souverain. Il est naturel que ce rituel assurait jusqu'alors le poste du roi sacré, tant que les circonstances vitales sont bonnes pour la communauté et l'union tribale. Mais le règne sacré a de l'importance uniquement lorsque – entre le roi légitime et le commandant militaire en chef qui gouverne réellement – le premier s'est transformé en objet rituel auprès duquel la vie du roi dépend de la prospérité et des succès de l'union tribale." (Róna-Tas 1997: 269) Les titres *kende/künde* (et autres formes similaires phonétique) signifient "souverain". Chez les Khazars c'est le troisième titre de par son importance qui été attribué aux souverains des tribus et peuples qui leur étaient rattachés au soumis. (*kende* – Magyar 2000: 758)

¹⁷ Dans le texte de "L'héritage de Djaihani" on peut lire ce qui suit: "L'appellation de leur chef est *künde*. Mais c'est seulement un titre fictif de leur roi, étant donné que l'homme qui les gouverne réellement comme un roi, ils l'appellent *dūla*. Tout Hongrois suit les ordres de leur chef *dūla* dans la guerre, la défense, et autres actions." (Györffy 1986: 86). La science historique bulgare, qui rappelle les textes de diverses sources arabes – Ibn-Fadlan, Ibn-Hadkal, Istakri, Massudi etc., indique l'existence des mêmes caractéristiques fonctionnelles des deux souverains supérieurs dans la tradition étatique turque.

grois – le dūla) était nommé, proclamé et légitimé comme tel par le souverain supérieur – le khan¹⁸ (Бешевлиев 1981: 47).

Si nous abordons nos conclusions à partir de ce qui a été dit jusqu'ici et revenons au texte de l'Anonyme, nous nous rendons compte que les motifs qui ont permis l'élection d'Almos, comme "conducteur" et "commandant", sont les suivants: "*étant donné que le chef Almos – fils de l'Activité, ainsi que les autres qui sont issus de sa famille, s'étaient distingués davantage dans l'activité de la famille et étaient aussi plus puissants dans l'activité militaire* (bold de D.M.)". (SRH. I. 40) C'est ainsi que les motifs fondamentaux indiqués ci-contre au sujet de l'élection d'Almos – "fils de l'Activité", "les œuvres de leurs familles" et "l'activité militaire" représentent les caractéristiques principales qui sont typiques pour le co-souverain dūla. Comme dans le texte de l'Anonyme, ainsi que chez Constantin le Porphyrogénète (quoique là-bas ne sont indiqués que les qualités d'Arpad grâce auxquelles il a été élu prince), il n'y a pas d'indication pour quel motif l'élection a eu lieu – ce qui serait caractéristique pour le poste de souverain sacré – le künde.¹⁹ Ceci nous fait supposer que Almos n'a pu au début être élu comme souverain supérieur, c'est-à-dire comme dūla. C'est dans ce cas que son élection, sa nomination et sa légitimation se réalisent avec la participation active du khan khazare.²⁰

D'après les sources Arpad est élu prince sur la proposition du chef Levedi – proposition qui a été envoyée au khan des Khazars, mais aussi avec le consentement des chefs des tribus hongroises.²¹ Ceci nous fait comprendre que l'élection d'Arpad en tant que prince est le résultat d'une décision commune et est faite d'après l'accord et la décision prise entre Levedi, le khan et les chefs hongrois. Dans ce cas l'acte même de l'élection précède le rituel de l'élévation sur le bouclier (Kristó 1996: 76; 2002: 19–20). L'annonce et la confirmation de l'élection se fait "l'éleva sur le bouclier et le proclama prince – d'après la tradition et la loi khazare" (ÁMTBF 45), et il n'y a pas de concrétisation de quel poste de souverain il est question exactement le prince Arpad a-t-il été élu – künde ou dūla. Cependant le texte de la source en question nous permet de supposer indirectement quel titre avait reçu le prince élu.

(Бешевлиев 1981: 47) Cette tradition existe (entièrement ou partiellement) dans le cas de l'Etat bulgare au cours de la période VIIe – Xe ss. (Бешевлиев 1981; Москов 1988; Николов 2002).

¹⁸ D'après ce qu'écrit Ibn-Hadkal "Le khan des Khazars est plus grand que le roi des Khazars, parce que ce dernier est nommé et proclamé roi par le khan." (Бешевлиев 1981: 47, note 91).

¹⁹ Constantin Porphyrogénète écrit que les Hongrois "*estimaient qu'il était préférable qu'Arpad devienne prince plutôt que son père Almos, parce qu'il jouissait d'une plus grande autorité et aussi parce qu'il était très respecté à cause de sa sagesse et de son intelligence* (bold de D.M.) *et était digne de ce poste*" (ÁMTBF. 44-45).

²⁰ Gy. Kristó cite Gyula Németh pour son opinion que "Levedi avec le soutien du khan et les chefs des tribus hongroises, a placé Arpad sur le trône du premier prince." (Kristó 1996: 68 et note 18)

²¹ Gyula Kristó écrit ce qui suit: "Constantin Porphyrogénète informe que, après que le chef militaire Levedi n'a pas accepté le poste princier hongrois, proposé par le khan des Khazars, et proposé à sa place Almos ou son fils Arpad pour le trône par les formes suivantes: "*parmi eux si Almon, ou son fils Arpad devenait roi, ce serait préférable, parce qu'il serait à votre disposition.*" (Kristó 2002: 9; ÁMTBF 44).

La revue que nous venons de faire, concernant la tradition romaine, byzantine et autres traditions de l'Europe Occidentale au sujet de l'élection des chefs militaires en tant qu'empereurs (souverains), nous fait comprendre que tout cela se réalise par l'intermédiaire de "l'élévation sur le bouclier". Cet acte confirmait la légitimité de l'élection qui avait eu lieu. D'autre part, dans les traditions de Rome et de Byzance n'était pas connue l'institution du souverain sacré. Il n'existe pas d'information non plus au sujet d'un chef sacré ou religieux (devin ou patriarche), d'une institution religieuse (l'Eglise) qui serait légitimée dans son pouvoir par l'application de ce rituel. C'est pour cela qu'il semble peu probable que, par l'application de ce rituel juridico-étatique qui aurait été emprunté ou imposé par Byzance, le prince Arpad ait été annoncé et légitimé comme kende, c'est-à-dire souverain sacré. La logique des circonstances ainsi décrites impose la conclusion qu'il s'agit de l'annonce et de la légitimation de l'élection du chef du pouvoir séculier et/ou militaire, c'est-à-dire du souverain ayant le titre de *dūla*. Vraisemblablement les Hongrois, empruntant ou recevant le rituel en question, l'ont adapté aux particularités de leur système à double gouvernement. Mais en raisonnant logiquement, il ne faudrait pas exclure la possibilité par ce rituel de légitimer le gouverneur sacré aussi, c'est-à-dire le kende. Cependant nulle source ne parle de l'application de ce rituel par rapport à Koursan, indépendamment du fait s'il avait été kende ou *dūla*.

Cette proposition que je viens de faire correspond logiquement à l'opinion de Dezső Dümmerth, à savoir qu'au début le prince Almos a été élu comme *dūla* et que plus tard il a reçu le poste de souverain sacré, c'est-à-dire souverain supérieur – kende.²² Je proposerai mon opinion que ce développement dans le pouvoir a été appliquée également par son fils – le prince Arpad qui a été au début *dūla* et ensuite (avant ou après la mort de Koursan) élevé au rang de kende.²³

Si on revient à la dimension gestuelle, il faudrait souligner en premier lieu que le rituel ne remplit pas le rôle d'élection du souverain. D'après les sources l'élection a été faite par le chef Levedi, le khan et les chefs des tribus. Ensuite venait le rituel. Le rôle des destinataires de la somme gestuelle, c'est-à-dire ceux qui avaient élevé Arpad sur le bouclier, pouvait être rempli par eux séparément ou en commun selon les catégories suivantes des personnes – les chefs des tribus, les commandants militaires, les soldats libres, les membres réguliers des diverses tribus (les jeunes gens, les hommes qui n'étaient plus soldats, les femmes, les enfants, les esclaves, les prisonniers etc.).

²² Gyula Kristó écrit: "Dans un grand nombre de ses études Dezső Dümmerth suppose ce qui suit: Almos commence vraisemblablement sa carrière comme un *dūla*, mais il est possible qu'il se soit transformé en souverain sacré. Dans tous les cas, cependant, près de la frontière de la nouvelle patrie, il a été sacrifié d'après ce rituel sacré." (Kristó 1996: 97 et la littérature)

²³ Dans une de ses études András Róna-Tas exprime la supposition suivante: "à l'époque des sources byzantines des IXe-Xe ss., quoique pour un certain temps, le pouvoir royal et militaire était exercé un même temps par Arpad". (Róna-Tas 1997: 270). En accord avec Koursan, Arpad a été élu une seconde fois et légitimé à l'autre poste du pouvoir suprême par l'élévation sur le bouclier. Ceci n'a pas eu lieu non plus après sa mort en 907 (date qui est contestée à plusieurs reprises), lorsque son fils Zolta s'est élu souverain unique de la communauté hongroise (Magyarország 1981: 69).

Ce qui importe, c'est de montrer que ceux qui élevaient sur le bouclier (les destinataires) ne pouvaient être en même temps les destinataires du geste. Et voici une autre mise au point, dans ce genre de sociétés militarisées, le cercle de personnes qui ont le droit de prendre des décisions sur des questions sociales importantes pour la communauté, est limité parmi ceux qui ont le droit de porter les armes, c'est-à-dire les chefs des tribus, les commandants et leurs soldats. A cause du manque d'information exacte dans les sources écrites, on peut supposer que dans le rôle de destinataires ont pénétré séparément ou ensemble des représentants des trois catégories. Mais en procédant à partir de la logique dans les procédures des sociétés militarisées, ainsi qu'à partir de la signification de cet acte juridique et étatique, on pourrait admettre que les destinataires étaient plutôt les chefs principaux des tribus et une partie des commandants militaires.

On pourrait procéder aussi d'une autre manière. Dans ces sociétés le partage des pouvoirs dans ces sociétés prédestine le rôle important des soldats libres.²⁴ Il s'agit de cette catégorie de personnes qui ont non seulement le droit, mais aussi la force de prendre des décisions importantes qu'ils peuvent imposer à la communauté qui reconnaît leur autorité. C'est pourquoi on peut supposer que les militaires peuvent entrer aussi dans le rôle de destinataires qui annoncent et légalisent l'élection faite.²⁵ Malheureusement on ne peut donner une réponse définitive à cette question sans posséder une information compétente.

Dans la dimension du *lien entre destinataires – destinataires* a déjà été définie sa première partie, mais qui est-ce qui présentera la seconde – le destinataire? Etant donné que l'élection a déjà eu lieu, la fonction de la gestuelle se réduit à l'annonce du résultat, sa légitimation, ainsi qu'à l'acclamation du candidat élu. J'ai déjà présenté mes suppositions au sujet du groupe de personnes qui réalisaient la légitimation de l'élection faite. C'est pourquoi il est logique d'admettre l'existence aussi des fonctions suivantes ayant un goût émotionnel – félicitations et acclamations du prince élu Arpad. C'est de cette manière que la dimension *fonction* acquiert le contenu suivant: annonce, légalisation, salutations et félicitations. De là il est plus facile de définir les destinataires correspondants. Lors de l'annonce les destinataires sont ceux qui n'ont pas assisté de près à la cérémonie de l'élévation sur le bouclier et le reste des tribus hongroises dans leur totalité. Lors de la légalisation les destinataires sont en premier lieu les ambassadeurs khazares²⁶ et par leur intermédiaire le khan Khazars et tous les autres membres des tribus.

Au cas où la vision philosophique du monde en rapport avec l'élévation sur un

²⁴ Voilà ce qu'écrivit A. Róna-Tas à ce sujet: "Derrière la couche sociale qui avait occupé la patrie et qui gouvernait les Hongrois, se trouvait la communauté des militaires libres. Leur occupation principale consistait à participer dans les campagnes militaires, mais certainement ils gouvernaient aussi la garde des troupeaux, ainsi que l'élevage nomade." (Róna-Tas 1997: 278-279)

²⁵ Bien que par une autre voie, J. Zlinsky attire à la même conclusion. (Zlinsky 2002: 1)

²⁶ Constantin Porphyrogénète écrit ce qui suit: "*en la présence des ambassadeurs khazares*" (Moravcsik 1934: 155-156).

bouclier se trouve acceptée et ré-explicquée par la communauté hongroise, on pourrait supposer que la somme de gestes remplissait aussi les fonctions suivantes – présentation de l'élu, demande d'approbation et de bénédiction de la part de la divinité ou des divinités suprêmes. Ce qui permet d'admettre une supposition de ce genre, c'est la présence documentée à cette époque d'une pratique gestuelle pareille – il s'agit d'une pratique confirmant une décision prise.²⁷ Mais sur le plan étatique l'élection réalisée d'Arpad est vraisemblablement sanctionnée par le khan, mais il n'y a pas de traces dans les sources. Il en est de même avec le rituel – des informations manquent dans les sources au sujet de l'introduction et de l'approbation du prince dans l'exercice du pouvoir suprême. Il n'existe pas de faits concernant une conduite de ce genre, venant également du côté de Byzance. Dans les fonctions de l'assemblage gestuel – salutations et acclamations, le destinataire n'est qu'un seul et même – Arpad qui est élu comme co-souverain.

Dans la dimension *sémantique* l'appellation de la somme de geste (du moins comme cela a été documenté par le chroniqueur byzantin) est décrite sa forme physique – l'élévation sur le bouclier d'un corps humain. Malheureusement nous n'avons pas d'information sur l'appellation originale hongroise du rituel, ce qui limite une partie importante de l'information. L'appellation linguistique utilisée actuellement *pajzsra emelés* est tardive.²⁸ Au niveau de la *motif* on peut supposer que la communauté hongroise donne au rituel la signification d'élection et de proclamation d'un co-souverain, y compris toutes les nuances et dépendant de la connaissance individuelle du mécanisme dans la transmission du pouvoir. On devrait y ajouter de manière catégorique aussi la *sémantique* salut pour le choix. Au niveau de *motivation* la *sémantique* correspond aux fonctions connaissance, affirmation, salut, présentation, demande d'approbation et de bienveillance.

La chronique nous renseigne que, pour l'empereur Constantin VII, les fonctions et les *sémantiques* de la somme gestuelle sont très claires, c'est pourquoi il ne croit

²⁷ Dans la chronique de l'Anonyme (XIIIe s.) et la Képes Krónika (Chronique illustrée) (XIVe s.) se trouve la *Légende du cheval blanc* où est mentionné le cas du prince morave Svjatopluk (IXe s.). L'ambassadeur d'Arpad offrait au prince morave un cheval blanc, une selle et une bride, contre quoi exigeait en échange d'une cruche d'eau des rivières, une brassée d'herbe des champs, et une poignée de terre. C'est de cette manière que les Hongrois ont reçu leur patrie actuelle. Les historiens actuels sont d'avis que cette conduite rituelle est une forme normative de faire un traité (Györffy 1984: 589-590). Ils cherchent et trouvent des parallèles dans des actions rituelles semblables entre le khan Omurtag et le basileus Léon V l'Arménien en 815. Dans cette scène l'empereur jette par terre un bol d'eau, retourne une selle de cheval touche avec sa main une bride et l'*élève en haut* (*italique* D. M.), serre un peu d'herbe dans sa main (Györffy 1984: 589; Златарски 1970: 566-567; Примов 1981: 147-148 et la littérature)

²⁸ Le mot *pajzs* est un emprunt phonétique aux des dialectes nordiques de l'italien médiéval – de la forme *pavese* vraisemblablement au XIVe s. ou un peu plus tôt. Cette forme du mot pénètre dans la langue hongroise en même temps que le bouclier bordé de cuir qu'on préparait dans la ville de Pavia. Ceci a lieu au temps de la dynastie royale d'Anjou en Hongrie (1307-1395), lorsqu'il y a une forte influence italienne. Les données linguistiques parlent en faveur de l'opinion qui prétend qu'il y a une pénétration tardive du bouclier parmi la communauté hongroise. D'autre part les recherches étymologiques rejettent catégoriquement la supposition d'une origine perse de ce mot. (Magyar Nyelv 1976: 61-62).

pas nécessaire de les expliquer. Il n'hésite pas à reconnaître la légalité et la légitimité de l'élection du prince Arpad. Comment se présentent les choses au sein de la communauté hongroise? On ne peut que faire des conjectures. Par rapport à l'intronisation des souverains suivants – ceux du XIe s. l'Eglise qui a déjà acquis un pouvoir social, impose le couronnement chrétien et les regalia royaux en tant qu'éléments obligatoires du mécanisme, de la vision du monde et du rituel en rapport avec la remise du pouvoir suprême. (Zlinszky 2002: 3) La gestuelle *élévation sur un bouclier* perd sa chance de reprendre un jour son rôle d'acte ayant une signification étatique, parce que ne pouvant plus répondre aux normes juridiques – celles de la vision du monde et ces autres du rituel appliqué dans la société d'alors. Ainsi, la gestuelle prend la voie n d'un développement différent dans la culture hongroise. Une condition préalable en est la présence de pratique gestuelle pareille à l'élévation d'objets ou de corps qui remplissent cependant des fonctions diverses, comme: glorification, présentation devant la communauté et les divinités etc.

En tant que particularité ethnique dans l'application de l'assemblage gestuel, on pourrait indiquer son application dans la pratique des Hongrois uniquement lors de la légitimation de l'élection du *chef de l'armée*, mais non pas de celle du second co-souverain. On pourrait ajouter ici que, à la différence de la pratique à Rome et à Byzance, les Hongrois élevaient sur le bouclier seulement le successeur dynastique du pouvoir.

En 1018 la Bulgarie est conquise par Byzance, c'est la fin du Premier royaume bulgare.²⁹ Les boïars et leurs familles sont expatriés en masse des limites du pays. Les parents et les descendants du dernier tzar Ivan (Jean) Vladislav (1015–1018) sont amenés comme captifs à Constantinople ou transplantés dans les territoires asiatiques de l'empire. L'un des petits – fils de Samouil (Samuel) – Petăr (Pierre) Deljan, est également déporté dans la capitale. C'est Gavriile (Gabriel) Radomir (1014–1015), fils du bref mariage de Jean Vladislav avec une des filles du roi hongrois (ГИБИ VII 1968: 192 note 2; Венедиков 1967: 156; Ангелов 1982: 25). Pierre Deljan réussit à s'enfuir de la captivité byzantine, il se met en contact avec les autres boïars et commence avec eux les préparatifs d'insurrection. C'est une initiative sérieuse et longuement préparée. Ceci apparaît – à partir du fait que la Hongrie y est attirée, grâce à l'entremise de Deljan.³⁰ Pendant cette période il est peut-être le seul successeur intermédiaire du trône bulgare ayant des relations solides avec deux familles de souverains en Europe. C'est peut-être de cette manière que l'insurrection en voie de préparation

²⁹ Je remercie le prof. Peter Angelov pour son aide sur le commentaire des faits historiques du sujet analysé et le choix de la bibliographie. Les textes originaux et la traduction des sources byzantines sont accessibles dans la suite des volumes VI et VII "Гръцки извори за българската история" (ГИБИ) (Fontes graeci historiae bulgaricae – FGHB).

³⁰ Après la mort du roi Etienne (997-1038), sur le trône hongrois est monté le roi Pierre qui est in cousin germain de Pierre Deljan, étant un fils de sa tante qui était mariée avec le doge vénitien Otton Orséolo (Венедиков 1967: 156).

reçoit aussi un soutien politique de la part du pape, ce qui situe cet événement comme centre d'un grand conflit international contre Byzance. (Венедиков 1967: 156, 161) Ces événements sont d'une grande importance pour la compréhension du milieu historique dans lequel pour la première et unique fois en Bulgarie est documenté l'application du rituel *élévation sur le bouclier*.

L'insurrection éclate en 1040 dans la ville de Moravsk sur le Danube, à la frontière entre Byzance et la Hongrie. Elle commence à se répandre rapidement dans les territoires du Nord-Ouest de la Bulgarie qui se trouvaient auparavant sous le gouvernement de Samuel – il s'agit des régions de Sofia, Nis, Skopié, la Macédoine d'aujourd'hui et l'Albanie. L'insurrection qui débute avec l'enthousiasme du peuple, était organisée et se trouvait sous la conduite de descendants et d'amis des derniers tzars bulgares. (Венедиков 1967: 156, 157).

Trois chroniqueurs byzantins – Michel Psellos, Jean Scylitzès et Jean Zonaras, chacun à sa manière, décrivent longuement les événements qui ont eu lieu. “Après avoir compris – Michel Psellos écrit, – que le peuple désirait se détacher des Romées, mais que par manque d’initiateur et de chef dans cette action se limitait seulement à ses intentions, lui (Pierre Deljan – note de D.M.) a commencé à se montrer plus digne et le plus capable de donner conseil, ainsi que le plus expérimenté dans l’art de guerre. Après avoir gagné leur condescendance, ce qui lui manquait seulement une descendance brillante pour être élevé au pouvoir suprême (parce que les Bulgares ont l’habitude de mettre à la tête du peuple des personnes de sang royal). Sachant qu’il en est ainsi par tradition et selon la loi il se lia lui-même (assurant qu’il a des liens de parenté – note de D.M.) avec le célèbre Samuel et son frère Aaron, lesquels un peu auparavant régnaient sur le peuple entier. Il ne prétendait pas que lui-même est un descendant de souche royale, mais mentait en racontant qu’il était descendant de cette souche. C’est ainsi qu’il les convainquit et ils lui confièrent le pouvoir en l’éllevant sur un bouclier. Après cela, en déclarant leurs intentions, ils se détachent, rejettent de soi le joug des Romées et annoncent de leur propre gré leur liberté”. (ГИБИ VI 1965: 95) Le chroniqueur Jean Scylitzès, qui écrit plus tard, rapporte de cette manière comme il suit: “La même année a éclaté aussi l’insurrection en Bulgarie de la manière suivante. Un Bulgare Pierre, prénommé Deljan et serviteur d’un habitant de Constantinople, s’était enfui de la capitale et avait commencé à errer à travers la Bulgarie. ... Il prétendait être le fils de Romain, le fils de Samuel, et qu’il tirait son origine des Bulgares ... Et ainsi les gens se laissèrent convaincre et le proclamèrent tzar de la Bulgarie. En partant de là à travers Niš et Skopié, la ville principale de la Bulgarie, ils annonçaient sa présence tout au long de la route et l’acclamaient.”³¹ (ГИБИ VI 1965: 302). Le

³¹ En analysant ce texte, Genoveva Cankova-Petkova exprime son désaccord avec la traduction deux endroits. A son avis le passage “il se mit à errer à travers (*italique* – D.M.) la Bulgarie” devrait être traduit comme il suit “commença à tromper partout en Bulgarie”. Le second passage: “Il annonçait qu’il était un fils de Romain, fils lui-même d’Samuel et que la lignée qui mène de la Bulgarie (*italique* – D.M.)” devrait être traduit comme: “Il se proclamait le fils d’un Romain, fils de Samuel et révoltait le peuple bulgare” (Цанкова-Петкова 1966: 100 et note 13a, 14, 103 et note 32).

troisième chroniqueur byzantin – Jean Zonaras, raconte aussi cet événement en le présentant de la manière suivante: *“Un certain homme de provenance inconnue, du nom de Deljan, rempli de ruse et d’ingéniosité, qui se disait fils d’Aaron, le frère de Samuel, le chef de ce peuple, s’était enfui, comme on le disait, de Constantinople et ayant convaincu le peuple qu’il était fils d’Aaron, d’une femme hors la loi et non de son épouse légitime, frère de Samuel, le chef de ce peuple, a été élu tzar des barbares.”* (ГИБИ VII 1968: 192) Quant à l’explication exacte de quelques particularités bulgares du rituel élévation sur le bouclier il importe de souligner que Pierre Deljan a été proclamé “tzar des Bulgares” seulement après la prise de la forteresse de Belgrade, c’est-à-dire après la première grande victoire militaire des insurgés (Цанкова-Петкова 1966: 101; Венедиков 1967: 156).

Pendant cette même période les soldats byzantins du thème de Dyrrachium qui étaient principalement des Bulgares et des Albanais, refusent de lutter contre les Bulgares insurgés et eux-mêmes commencent à se révolter et à soutenir le mouvement de libération qui avait déjà commencé. (Цанкова-Петкова, Ангелов 1982: 29) Voilà ce qu’écrit Scylitzès à ce sujet: *“Alors, par crainte du basileus, ils se révoltèrent et proclamèrent roi de Bulgarie un soldat parmi ses gens, du nom de Tichomiros, connu par sa bravoure et son intelligence. Ainsi se formèrent deux camps d’insurgés, dont l’un reconnaissait Deljan, et l’autre Tichomiros.”* (ГИБИ VI 1965: 302–303). A son tour Zonaras écrit: *“Ainsi, les soldats qui lui étaient soumis, s’étant effrayé, se révoltèrent et choisirent pour chef un de leurs camarades du nom de Tichomiros, d’origine bulgare et le proclamèrent leur chef et tzar de Bulgarie.”* (ГИБИ VII 1968: 192) Lors des événements qui ont suivi, les deux chefs se rencontrent et Pierre Deljan réussit à convaincre les insurgés qui s’étaient réunis, de tuer Tichomiros, afin de rester seul conducteur des Bulgares. Ses arguments sont intéressants: *“Lorsque les deux armées bulgares se furent réunies, Deljan rassembla tous et les convainquit d’éloigner Tichomiros, s’ils sont convaincus que lui-même provenait de la famille de Samuel et s’ils désirent qu’il soit leur tzar. Si, au contraire, ceci est inacceptable pour eux, qu’ils le suppriment lui-même et qu’ils soient gouvernés par Tichomiros ... Lorsqu’il eut parlé ainsi, il se produisit un grand trouble et tous dirent qu’ils ne veulent que lui comme chef d’une seule autorité. Dès qu’ils eurent pris cette décision, ils se hâtèrent de prendre des pierres et assommèrent le malheureux Tichomiros ... le pouvoir entier passa aux mains de Deljan.”* (ГИБИ VI 1965: 303) Et voici ce qu’écrit Zonaras: *“Si vous tenez à être sauvés, supprimez l’un de nous deux. Puisque vous savez que j’appartiens à la famille de Samuel, faites disparaître Tichomiros, sinon, soumettez-vous à lui et faites-moi disparaître. Il y eut alors un grand vacarme et tous le saluèrent comme tzar, Tichomiros fut lapidé. Et Deljan ... devint un autocrate”.* (ГИБИ VII 1968: 192). Ceci est représenté sur la miniature: *“Les soldats bulgares révoltés tuent Tichomiros en le lapidant.”* (216 R). (v. les suppléments)

Dans le cadre de cet événement historique, il y a encore un moment important qui mérite d’être mentionné. “Au mois de septembre ...(1040 – note de D.M.) le second fils d’Aaron, Alousianos, qui était patrice et stratège de Théodosiopolis (forteresse en Arménie – note de D.M.), s’est enfui inopinément de la capitale et s’est

rallié à Deljan ... Deljan le reçut très joyeusement, parce qu'il craignait que les Bulgares ne préfèrent s'unir à lui comme étant de sang royal. Il semble qu'il partagea avec lui le pouvoir royal" (ГИБИ VI 1965: 304–305). Il importe de mettre au point dans ce texte qu'Alousianos n'est pas un fils d'Aaron, comme nous le présente Scylitzès, mais un second fils du dernier tzar bulgare Jean Vladislav (1015–1018). C'est dans cette qualité emploi qu'il se présente comme descendant direct des souverains bulgares, ce qui est une circonstance exclusivement importante. (Цанкова-Петкова 1966: 105 et note 47).

L'analyse de cet exemple historique est peut-être un peu plus compliquée que celle de l'exemple hongrois qui est analogue, mais il y a cependant quelques situations semblables. La difficulté vient de l'existence du matériau de sources qui est nombreux, mais contradictoire. Voilà pourquoi, en passant en revue de ce matériau, je tâcherai de détacher les informations de deux niveaux d'informations – textes et illustrations. En faisant une comparaison nous chercherons une présentation admissible de l'événement culturel et historique.

Au sujet du mesurage de la *forme physique* de la kinémomorphème présente il existe des faits suffisants comme quantité, mais contradictoires entre eux. D'après ce qu'écrit M. Psellos, les insurgés "lui (à Pierre Deljan – note de D.M.) confièrent le pouvoir en l'élevant sur un bouclier" (ГИБИ VI 1965: 95). Mais plus tard Jean Scylitzès ne dit rien au sujet de cette forme gestuelle: "Et ainsi les gens se (celles de Deljan – note de D.M.) laisserent convaincre et le proclamèrent tzar de la Bulgarie" (ГИБИ VI 1965: 302). D'autre part, sur la miniature: "Les Bulgares proclament Pierre Deljan en tant que leur tzar" (215R)³² (v. les suppléments) qui illustrent le texte de Scylitzès on voit clairement comment deux groupes de gens élèvent uniquement sur leurs bras repliés la figure de Deljan assis. Jusque là il y a trois diversités au sujet de l'explication des données rattachées à la forme physique du rituel: y a-t-il ou non une élévation? L'élévation se fait-elle sur un bouclier ou seulement avec les bras? Celui qui est élevé est-il assis ou debout? Si nous acceptons l'analyse quantitative des informations historiques et la véracité du récit de celui qui a été le plus près de l'événement décrit – M. Psellos, c'est-à-dire, nous pouvons admettre que dans ce cas

³² Les miniatures qui sont en rapport avec l'insurrection de Pierre Deljan, se trouvent dans le manuscrit de Madrid qui illustre le texte de Jean Scylitzès. L'original de la chronique date sans doute du XIe s. et il repose aussi sur d'autres ouvrages antérieurs d'auteurs byzantins, parmi lesquels Michel Psellos. Le manuscrit de Madrid dont il est question est une copie plus tardive de l'original et, selon quelques suppositions, elle date des XIIe-XIIIe ss. et est le fruit de plusieurs copistes qui n'ont eu rien de commun entre eux. A cause de cela la chronique est un assemblage de quelques cahiers, illustrés par au moins trois dessinateurs divers. On suppose que les miniatures ont été faites seulement aux XIIIe-XIVe ss. C'est pour cela que la chronique – à cause de son origine – n'est pas privée de contradictions entre le texte et le contenu des illustrations. Ceci est dû non tellement d'un désaccord et une négation de l'illustrateur par rapport au texte du chroniqueur qu'une différence dans leur point de vue face aux représentations mondiales. (Божков 1972: 18-19, 22, 45-46) Ce n'est pas là le fruit du hasard, parce que – au cours des deux ou trois siècles postérieurs – la conception chrétienne d'accepter la vie a obtenu de nouvelles mesures, que l'illustrateur a voulu présenter sur ses tableaux.

il y a application de la pratique gestuelle *élévation sur le bouclier*.

Comme confirmation de ce point de vue il y a deux faits. J. Scylitzès qui a composé sa chronique sur le fond de manuscrits existant antérieurement, y compris l'ouvrage de M. Psellos qui "n'alourdit pas son récit avec des ... détails de genre", importants pour les coutumes de l'époque et les événements correspondants. D'autre part, chacun des trois illustrateurs qui connaissaient vraisemblablement très bien les sources écrites, dignes de foi, tiennent compte de la réalité historique et des détails dans les habitudes de la vie quotidienne (Божков 1972: 166). C'est pour cela que, prenant en considération les deux niveaux de l'ouvrage de Scylitzès, je suis enclin dans le cas concret à admettre comme plus dignes de foi les faits que nous présente l'illustrateur. Il y a encore quelque chose qui se trouve dans la chronique et qui m'en donne la raison.

En 811 le basileus byzantin Nicéphore 1-er Gennikos (802–811) périt dans un combat avec l'armée bulgare du chan Krum. Son fils Staurakios, quoique blessé sérieusement, réussit à se sauver et est proclamé basileus. (Примов 1981: 138) Son gouvernement dure peu, parce que pendant l'automne de la même année l'état de sa santé s'aggrave et il décide de céder le gouvernement de l'empire à son épouse. C'est dans ce but, comme s'exprime J. Scylitzès, que Staurakios "demande que soit aveuglé son beau-frère, le curopalate Michel, afin que le pouvoir impérial soit laissé à sa femme Théophano. Comprenant cela, Michel fut couronné basileus sur l'hippodrome par le sénat et les tagmes"³³ (ГИБИ VI 1965: 225). De même, et comme il a été dit ci-dessus, dans ce texte aussi le chroniqueur a omis des détails importants, il ne dit rien au sujet de l'élévation sur le bouclier. Mais il n'en est pas ainsi avec l'illustrateur de la chronique. La première illustration qui porte le titre "La proclamation de Michel 1-er Rangabé comme basileus" (10V) (v. les suppléments), du premier cahier du manuscrit de Madrid, montre le rituel solennel avec l'élévation de l'empereur élu sur le bouclier – il s'agit du curopalate Michel. Et c'est pour cela que je suis plutôt porté à me confier au niveau informatif de l'illustration de la chronique qu'à son texte.

Une fois qu'il n'y a plus de doute autour de l'application du rituel en milieu bulgare, il importe d'expliquer les détails. Sur la miniature qui illustre la pratique avec P. Deljan l'élévation se fait un peu au-dessus des reins et presque jusqu'à la poitrine de ceux qui élèvent. Ceux-ci sont debout, comme s'apprêtant à sauter vers le haut ou à écarter les jambes. Deljan est assis sur leurs bras entrelacés (et peut-être croisés en forme d'escabeau). Il tient sa main droite sur ses épaules. Dans ce cas il y a deux kinémomorphèmes fondamentales – *élévation* et *position* assise, et deux autres auxiliaires – *saut* ou *écartement des jambes*, l'écartement se fait par une des jambes et par *pose* de la main sur la poitrine. C'est à cause de cela que, lorsqu'il est question de la forme physique du geste, il importe de préciser que d'après la miniature il y a catégoriquement une somme gestuelle de quatre kinémomorphèmes.

³³ Le curopalate était, aux VIe-IXe ss., le commandant en chef de l'armée palatine. Plus tard ce n'est plus qu'un titre. La tagma – un détachement militaire.

Sur la représentation où l'on voit le rituel avec Michel 1-er Rangabé, il existe aussi le geste de l'élévation sur le bouclier, mais par six personnes qui se sont agenouillés (ont mis un genou par terre). Ces personnes ont placé l'énorme bouclier sur l'autre genou en le soutenant d'en haut et d'en bas. Et là, le souverain élevé sur le bouclier est debout. De plus, il n'est pas seul, parce qu'à côté de lui se trouve le patriarche Nicéphore. Ce dernier touche de sa main droite la couronne sur la tête du basileus Michel 1-er Rangabé (811-813), en le bénissant de cette manière et en le confirmant dans son pouvoir.³⁴ De par sa consistance physique, ce rituel est de nouveau une somme de formes gestuelles: *élévation, attente, bénédiction, tenue* du sceptre et additionnellement – *agenouillement et support* avec le genou et la main. Pour notre recherche sont importants les faits suivants: deux sommes gestuelles ont la forme de l'*élévation*, quoique avec des manifestations diverses dans la pose de l'individu élevé – demeurer *assis* ou *debout*. Il faut souligner que ces deux dernières poses sont au service de la fonction fondamentale de la somme gestuelle – déclaration de l'élection, quoique attribuant diverses nuances à sa sémantique.

Lequel des deux thèmes a la priorité? C'est un problème qui reste à côté. Je me contenterai ici de le marquer, en citant le texte d'Athanase Boškov au sujet de la dernière miniature. "Le rituel et le schéma de la composition, utilisé dans cette miniature, nous conduisent vers les sources byzantines de provenance beaucoup plus ancienne. La même formule (somme gestuelle – note de D.M.) est utilisée dans le fameux Psautier grec du Xe s. de la Bibliothèque Nationale de Paris (g2 139). Sur le bouclier est élevé Joshua d'une miniature de la copie *bulgare* (note de D.M.) de la Chronique de Manassès ("Proclamation de Joshua comme roi des Hébreux" – miniature du folio 32). C'est ainsi qu'est illustré aussi Salomon qui monte sur le trône dans la Chronique de Georges Hamartolos (Bibliothèque *Lénine* de Moscou). Quoique dans tous les cas mentionnés sont élevées sur le bouclier non deux, mais une seule figure, l'auteur de la miniature ne change pas la position adoptée. Par sa manière traditionnelle de traiter le sujet il souligne non seulement la vieillesse du rituel (appliquée à Michel 1-er – note de D.M.), mais aussi son attachement à la vieille tradition (Божков 1972: 189).³⁵ Après que les copistes et les illustrateurs de chroniques bulgares connaissent

³⁴ "Le curopalate Michel a été proclamé empereur et couronné par le patriarche Nicéphore" (Брукселска 1965: 76)

³⁵ Il y a aussi une autre explication possible pour ce qui concerne la représentation inaccoutumée de deux figures humaines sur un bouclier. On sait que Michel 1-er a été proclamé empereur spontanément par le Sénat et par l'armée. En concordance avec la vieille tradition, lui – le curopalate, chef des armées palatines, est élevé sur un bouclier selon la pratique appliquée pour les prétoriens. Mais Byzance est depuis des siècles un Etat chrétien où l'Eglise a un rôle de premier ordre dans la vie sociale. Son chef suprême – le patriarche – est égal au chef d'Etat, par son statut social et sa dignité dans la société. Il a le droit de légitimer le souverain élu, étant donné que c'est lui qui dirige et réalise le couronnement. C'est là une partie considérable et irrévocable du rituel d'Etat au sujet de la proclamation officielle du souverain. De son côté la chronique est écrite et illustrée en concordance avec la mentalité chrétienne qui est en accord avec le protocole du palais et le canon de l'Eglise en même temps. Voilà pourquoi sur la miniature qui reproduit cet acte d'importance étatique primordiale, la figure du patriarche de Constantinople con-

le rituel, ce dernier est vraisemblablement connu aussi aux gouverneurs et doit avoir eu sa place également au sein de la société d'alors. On pourrait même supposer qu'à l'époque du premier royaume bulgare ce même rituel existait aussi lors de l'attribution d'un certain droit de gouverner, quoique à ce sujet il n'y ait pas d'information dans les sources historiques. La pose elle-même de *présence debout sur un bouclier* n'était pas inconnue dans la société bulgare. On pourrait supposer que pendant cette époque c'est là la pose standardisée et stéréotypée pour l'élévation d'un souverain. Ce qui confirme cette opinion, c'est que cette pose est utilisée beaucoup par les chroniqueurs byzantins dans l'illustration de la manière dont même des personnes bibliques comme Salomon sont élevés au pouvoir.

Ces faits présentent comme pleinement logique la question suivante: Pourquoi Deljan est-il représenté assis? D'après moi on doit chercher une nuance dans le texte sur la représentation. Les faits mentionnés ci-dessus laissent supposer que, d'après la tradition artistique byzantine du Moyen âge, la figure du souverain médiéval légitimement était représentée debout sur le bouclier, parce que ceci la fait paraître plus majestueuse. Toutes les sources historiques byzantines font voir que les chroniqueurs éprouvent un sentiment de mépris et même de dénégation envers Pierre Deljan et son activité, étant donné que Byzance n'accepte pas son élection légitime en tant que roi de la Bulgarie.³⁶ Pour l'empire il continue d'être un

firme la légitimité de l'élection (par la mise de la couronne sur la tête). Ce qui s'impose est vraisemblablement que, du point de vue de la composition et de la hiérarchie, cette couronne était considérée comme pareille à celle de l'empereur. C'est pour cela qu'à mon avis les deux figures sont représentées l'une à côté de l'autre sur le bouclier.

On peut supposer aussi autre chose. La miniature date du XIIIe-XIVs. Le manque de quelque image pareille d'une période postérieure permet de supposer qu'il s'agit de l'époque, lorsque ce rituel cesse d'être une pratique actuelle qui aurait été observée directement par les illustrateurs. C'est pour cette raison aussi qu'ils construisent leurs représentations de l'événement en se fondant sur les rares informations des sources écrites où ils ajoutent quelque chose de leur imagination. C'est une des explications plausibles au sujet de quelques inexactitudes et différences qu'on trouve sur certaines illustrations. D'autre part, il est possible que pendant cette période cette somme gestuelle soit déjà passée à une autre étape, lorsqu'on utilisait la phraséologie et que celle-ci continue d'exister uniquement dans la langue de la communauté byzantine sous la forme du phraséologisme "élévation sur le bouclier". Dans ces circonstances le peintre médiéval qui s'en tient aux stéréotypes de l'image, applique son point de vue chrétien du monde et dessine la figure du patriarche parallèlement à celle du basileus, c'est-à-dire tous les deux montés sur le bouclier. On peut constater, dans cet ordre d'idées, qu'en réalité l'illustrateur n'a pas représenté l'événement lui-même, mais s'est contenté d'illustrer le phraséologisme existant là-dessus. (Pour les détails v. Маджаров 2004) Ce qui me permet d'exprimer cette supposition, c'est le manque d'illustrations documentées de ce genre, c'est-à-dire représentant deux figures humaines – ceci au cours de la période avant et après le XIIIe-XIVe s.

³⁶ Les chroniqueurs byzantins expriment un grand mépris et une position hautaine envers le peuple bulgare vaincu qui a eu l'audace de chercher à recouvrer sa liberté. Ainsi, par rapport aux Bulgares ils emploient le terme outrageux de *tribu* et au sujet de leur tentative de libération – ceux de *révolte*, de *témérité* (ГИБИ VI 1965: 94). Ce sont là autant de notions qui rejettent l'existence d'étatisme bulgare et considèrent la tentative de libération comme un acte d'insoumission, d'illégalité, acte criminel et insensé. Dans la même ligne de négation est introduit aussi Pierre Deljan, appelé *chef, homme d'origine inconnue, bâtard, fils de roi douteux, homme rusé, à double caractère, trompeur, etc.* (ГИБИ VI 1965:

souverain bulgare non reconnu.³⁷ Du moment que l'Etat et les chroniqueurs sur le récit desquels repose celui de l'illustrateur, déclarent l'élection de Deljan illégitime, pourquoi justement le peintre aurait-il un comportement différent à ce sujet? C'est parce que sans doute le miniaturiste a enfreint le standard de représenter une figure pareille et se sert d'une formule où la figure du Deljan assis n'exerce pas une réaction si solennelle³⁸ que celle du basileus byzantin monté sur le bouclier. Par le changement de la forme physique de la pose dans la somme gestuelle stéréotypée est introduite une connotation négative supplémentaire dans la sémantique générale du rituel. Ceci renforce l'opinion qui s'est imposée sur la non-acceptation du titre de Deljan "tzar de Bulgarie". Ainsi, privé de solennité, de somptuosité et des attributs symboliques caractéristiques pour le cas analysé – la couronne, le sceptre, le manteau royal, le bouclier, etc., le rituel en question perd de sa signification d'acte étatique, ayant une signification très importante, et apparaît comme un événement ordinaire, un complot ou une révolte mal réussie.

Pour l'analyse de ce rituel on peut procéder aussi d'une autre manière. Il a été prouvé que celui-ci est documenté de manière inexacte par les chroniqueurs et les illustrateurs à cause du fait que vraisemblablement à cette époque la somme gestuelle n'est plus appliquée. Mais la pratique gestuelle apparaît en milieu bulgare. Il est possible que sa forme physique ait une particularité caractéristique ou qu'elle soit passée par quelque étape de développement interne, lorsque l'élévation se réalise sans le

94, 98, 99; ГИБИ VII 1968: 192, 193, 194; Цанкова-Петкова 1966: 105). La figure que présentent les chroniqueurs byzantins est extrêmement tendancieuse et négative. "Un Bulgare Pierre, – écrit Scytilitzès – prénommé Deljan et serviteur d'un habitant de Constantinople, s'était enfui de la capitale et avait commencé à errer à travers la Bulgarie" (ГИБИ VI 1965: 302). "Ce qui l'avait poussé vers une pareille folie – écrit Psellos, – était un monstre (d'après G. Cankova-Petkova doit être le *miracle* – Цанкова-Петкова 1966: 102 note 29) qui, comme ils pensaient, était issu de leur tribu. C'était un homme dont la famille n'était même pas digne d'être mentionnée, hypocrite et très expérimenté à tromper ses contemporains. Son nom était Doljan (p. 94 note 1. Un jeu de mots entre "Deljan" et "Doljan". Ce mot signifie en grec "ruse", "tromperie") et je ne sais si c'est du côté de son père ou de lui-même il s'était appelé ainsi." (ГИБИ VI 1965: 94-95). Le comportement négatif des chroniqueurs envers Pierre Deljan est dicté par la sensibilité aiguisée de ceux qui gouvernaient l'empire: "envers les personnalités qui s'orientaient illégalement vers la possession de la couronne impériale et à cause de cela ne se limitaient guère dans les appréciations qu'ils avaient pour eux." (Ангелов 1999: 205).

³⁷ Il est intéressant de remarquer que même pour les historiens bulgares d'aujourd'hui l'élection de Pierre Deljan comme tzar le situe dans la catégorie des souverains bulgares non reconnus. A mon avis il n'y a pas de raison de renier la légitimité du titre royal reçu de cette manière.

³⁸ L'impression générale que laisse l'image de Deljan sur les miniatures, est celle d'un homme de petite taille, peu intéressant (il a des cheveux mal entretenus et une barbe) et timide. Dans sa *Louange à l'empereur Constantin Monomaque* Psellos affirme qu'il était "un homme très pitoyable par son extérieur et d'une famille sans gloire" (Тъпкова-Займова 2009: 47). Si, dans le reste de la Chronique les rois et les empereurs sont représentés comme proportionnellement plus élevés que les autres hommes, ici Deljan a la même taille, ses vêtements et son extérieur sont comme ceux des autres qui l'entourent. (Божков 1972: 55-56) J'ajouterais que sur la miniature en question les figures de ceux qui l'ont paruissent même plus grands, catégoriquement plus virils et plus résolus dans leurs actes en faveur de leur roi. A causes de faits présentés, je suis plus enclin à admettre que Deljan est représenté sciemment assis et modeste, ce qui souligne le comportement tendancieux et dédaigneux envers sa dignité de souverain.

bouclier symbolique. Sa disparition du rituel fait que la pose naturelle de celui qui est élevé devienne une pose *assise*. Indépendamment de cette pose, la pratique gestuelle demeure un acte d'importance étatique et les *regalia* ne peuvent s'en absenter, étant les symboles du pouvoir royal et que les chroniqueurs et les illustrateurs laissent tomber sciemment.

Je ne rejette pas la possibilité qu'au cours de cette période la somme gestuelle ait commencé de ne plus être appliquée dans la pratique sociale en Bulgarie et d'exister uniquement comme un phraséologisme.

On ne peut dire catégoriquement quelle a été exactement la forme physique de la forme gestuelle, ceci parce qu'il y a plusieurs trous, inexactitudes et différences dans les niveaux informationnels des sources et surtout à cause du manque d'une source bulgare digne de foi qui puisse décrire en détails le rituel en question. En nous servant de la miniature avec Pierre Deljan comme fond, tout en tenant compte des restrictions faites au sujet de son authenticité, on pourrait supposer avec quelque hésitation que la somme gestuelle consistait en *élévation, être assis et pose de la main sur la poitrine*.

Dans la dimension *encerclément* du geste on doit mentionner en premier lieu le bouclier dont il est question dans la chronique, mais manque sur la miniature. Les causes de tout cela ont été déjà expliquées. Il est intéressant de remarquer que les attributs de la vie militaire font défaut non seulement de cette miniature. Des six miniatures, représentant l'insurrection, sur trois d'entre elles les figures sont non seulement privées d'armes, mais aussi des signes militaires obligatoires – ceci étant donné qu'il ne s'agit pas de gens ordinaires, mais de soldats.³⁹ Cette manière d'agir n'est pas isolée dans la chronique, on la trouve aussi chez un autre dessinateur (Божков 1972: 231–232). Ce qui fait exception sur la miniature, c'est uniquement ce drôle de chapeau rouge en cuir, posé sur la tête de chacun de ceux qui ont quelque rapport avec l'insurrection. C'est là, sans doute, quelque signe distinctif utilisé par les insurgés, ou une manière par laquelle l'illustrateur a cherché à distinguer l'appartenance des personnages.

Toujours sur la miniature, le groupe qui élève Pierre Deljan, porte les mêmes vêtements, rappelant quelque uniforme – des *camisia* de diverses couleurs (chemises longues qui ressemblent à la *rubaška slave*), pantalon et chapeau rouges et bottes noires. Ce qui importe dans notre cas, c'est que c'est un vêtement de tous les jours, et non un costume officiel, parce que nous le trouvons aussi dans toutes les autres images. Deljan est vêtu de la même manière que ses soldats. La seule différence est que là, comme sur les autres images il porte une *chlamyde* (manteau, attaché sur l'épaule

³⁹ Sur la miniature "Les soldats bulgares révoltés tuent Tichomiros en le lapidant" (216R) le groupe de gens qui lancent des pierres sur Tichomiros, sont vêtus tout à fait à la manière de ceux qui sont représentés sur la miniature "Les Bulgares proclament Pierre Deljan en tant que leur tzar" (215R). Dans les deux cas les participants n'ont pas d'armes, mais dans le texte de Jean Scylitzès on lit: "Lorsque les deux armes bulgares se furent réunies ... Il y eut alors un grand vacarme et tous le saluèrent comme tzar, Tichomiros fut lapidé." (ГИБИ VI 1965: 303). C'est ainsi que, d'après ce texte, il devient évident que ceux qui ont participé au meurtre, sont des soldats.

droite), c'est un vêtement qui est caractéristique pour les Byzantins nobles et le souverain. Mais avec une chlamyde sont représentés aussi Tichomiros et Alousianos.⁴⁰ Or, le vêtement de ce dernier est beaucoup plus luxueux. Il porte le costume d'un chef militaire byzantin – stratège et patrice, c'est-à-dire un noble, égal par son importance à un sénateur (Божков 1972: 166). Ceci suggère de nouveau le comportement dédaigneux envers le chef de l'insurrection. En général, sur l'illustration du rituel ce qui manque, c'est le vêtement officiel qui est obligatoire pour les festivités d'importance historique. De même que dans les sources écrites, ne sont pas mentionnés nullement les regalia, symbolisant le pouvoir royal – couronne, sceptre, Etat, glaive, manteau royal, etc. de même elles manquent sur les miniatures. Sur toutes les autres miniatures Deljan est représenté comme s'étant attribué de manière illégale le titre de "tzar de Bulgarie". Il est clair qu'on a synchronisé le comportement négatif envers lui du chroniqueur et de l'illustrateur.

Sur ce tableau font exception quelques éléments seulement. Sur la miniature "Rencontre entre Pierre Deljan et Tichomiros" (215V) les deux chefs de l'insurrection sont assis sur des tabourets et sont en conversation (Божков 1972: 229). La pose assise souligne l'idée d'égalité hiérarchique que présente l'illustrateur, mais aussi leur statut social supérieur par rapport à celui des soldats. Il en est de même pour ce qui concerne la miniature "Les soldats bulgares révoltés tuent Tichomiros en le lapidant" (216R) (Божков 1972: 230). Mais sur les deux miniatures l'illustrateur a introduit un élément qui laisse entendre ce que c'est que le statut de souverain en la personne de Deljan. En plus de la chlamyde sous les pieds des deux personnages portant seulement des bottes noires, il y a un tapis, ce qui est caractéristique seulement pour la représentation des souverains.⁴¹ Il ne s'agit pas du coussin rouge les pieds du souverain, mais n'en est pas moins un signe de possession du pouvoir. Un autre élément qui fait penser à la reconnaissance c'est le fait que lors de la rencontre entre Deljan et d'Alousianos⁴² le premier est représenté à moitié couché sur un divan à dossier élevé. Devant lui des conseillers et des chefs militaires sont debout devant lui, ainsi que le successeur direct du souverain bulgare – Alousianos. Sur la miniature analysée on peut ajouter, à côté de la garde armée derrière la tente, également la croix qui ressemble au signe distinctif du patriarche. (Божков 1972: 152).

Les données historiques nous renseignent qu'après la prise de la forteresse de Belgrade Deljan a été proclamé cérémonieusement tzar de Bulgarie (Цанкова-Петкова 1966: 101; Венедиков 1967: 56). Ce qui reste inconnu, c'est la période exacte,

⁴⁰ V. les miniatures "Rencontre entre Pierre Deljan et Tichomiros" (215V) et "Le camp de Pierre Deljan et l'arrivée d'Alousianos" (217Ra) (Божков 1972: 229, 230).

⁴¹ Sur la dernière miniature de la série qui concerne les Bulgares, à savoir "Manuel Ivatz élève une barrière en bois près de la ville de Prilep, afin d'arrêter l'armée de l'empereur de l'empereur Michel IV" (217Vb) (Божков 1972: 150), l'empereur qui est représenté par le même illustrateur, porte les attributs du pouvoir – la couronne, la chlamyde, les souliers rouges. Il est assis sur un tabouret et, pareillement à Deljan, a posé ses pieds sur un tapis.

⁴² La miniature "Le camp de Pierre Deljan et l'arrivée d'Alousianos" (217Ra) (Божков 1972: 230).

ainsi que la question si le rituel n'a pas eu lieu à une date concrète du calendrier. De même reste ignoré, c'est la durée et la validité de l'élection, réalisées par cette somme gestuelle, c'est-à-dire jusqu'à quelle époque le personnage élu a le droit de gouverner. Font défaut aussi des informations s'il y a des limites temporelles a ainsi que sur l'emplacement exact où a été réalisé le rituel.

L'élection réalisée par la somme gestuelle, attribue au roi le droit de conduire et de gouverner les insurgés, les soldats qui se sont rattachés à eux, et la population qui des territoires bulgares libérés. On pourrait dire que, grâce au rituel, a été obtenu un grand territoire de gouvernement sur une communauté considérable de personnages.

Les recherches historiques nous renseignent que l'insurrection a été très bien planifiée et organisée par Pierre Deljan et ses gens (Цанкова-Петкова 1966: 101). Par l'intermédiaire de Pierre Deljan les activités des Bulgares ont été soutenues par le roi de Hongrie. Les boïles et les boyares, ainsi que le peuple, voient en sa personne le libérateur du pays et un successeur éventuel du trône. Ceci rend tout à fait logique son élection en tant que chef de l'insurrection et plus tard tzar. La question qui se pose est, qui-est-ce qui réalise cette élection? Pendant cette période le pays n'a pas d'institution royale indépendante (mais il a des successeurs légitimes du trône), ni un organe particulier plénipotentiel qui puisse rendre légitime cette élection. En d'autres termes, une possibilité d'élire un tzar de Bulgarie – ceci par l'intermédiaire d'une procédure stéréotypée et légitime – fait défaut. C'est là peut-être une des raisons de recourir à la pratique (en dehors du stéréotype, mais d'après le standart) de *l'élévation sur le bouclier*. L'application de cette dernière dans la tradition byzantine, comme dans celle bulgare, a permis que soit réalisée l'élection et annoncée par une institution (organe, communauté) qui, dans des conditions normales, ne dispose pas de ces possibilités. C'est ainsi que peut être expliqué le fait pourquoi jusqu'à la prise de Belgrade, c'est-à-dire jusqu'au moment où les insurgés se groupent en force militaire organisée – en armée, Pierre Deljan est considéré seulement comme *conducteur* de l'insurrection. La raison plausible en est qu'il n'y a pas d'organe actif, qui d'après la tradition normative et juridique, pouvait appliquer le rituel de l'élévation sur le bouclier en acte légitime de l'élection. D'après l'idéologie étatique et politique des khans bulgares et la tradition d'avant la christianisation – idéologie confirmée au début du IXe s., – le pouvoir peut passer uniquement à la dynastie des souverains – du père au fils correspondant ou à un proche parent (Ангелов 1999: 114). La succession se réalise selon des stéréotypes, des actes admis et acceptés et ceci transforme le pouvoir en légitime pour le pays et ses voisins. C'est pourquoi M. Psellos appuie sur le fait que "les Bulgares ont l'habitude de mettre à la tête du peuple des personnes de sang royal. Sachant qu'il en est ainsi par tradition et selon la loi il (Deljan – note de D.M.) se lia lui-même avec le célèbre Samuel et son frère Aaron, lesquels un peu auparavant régnaient sur le peuple entier" (ГИБИ VI 1965: 95). C'est ce qui explique le comportement de Pierre Deljan qui souligne constamment ses relations étroites avec ce grand tzar bulgare. Connaissant bien les représentations et le comportement des Bulgares, il savait qu'ils auraient accepté comme conducteur et souverain seulement quelqu'un au sujet duquel ils étaient convaincus qu'il allait proclamer comme légi-

time l'insurrection et sa tendance de monter sur le trône. (Ангелов 1999: 114) Par sa conduite, le candidat confère une légitimité à l'insurrection et à sa tendance de prendre le pouvoir royal (Цанкова-Петкова 1966 : 103). C'est là une des conditions pour que ce soit précisément Deljan qui fût préféré lors de l'élection d'un chef de l'insurrection. Les autres événements favorables consistaient en ce soutien qu'il recevait de l'étranger et ses bonnes qualités en tant qu'organisateur et commandant spontané. Ces faits confirment la supposition que le choix de Deljan comme tzar n'est pas spontané, mais un acte prémédité sérieusement, une décision prise par cette partie de la communauté bulgare, qui auparavant aussi recourait à des décisions pareilles – ce sont les boïles et les boyars, c'est-à-dire l'aristocratie bulgare.⁴³

De tout ce qui a été dit jusqu'à présent il s'ensuit que dans ce cas la somme gestuelle a été chargée de plusieurs fonctions: information au sujet de l'élection faite et attribution d'une forme légitime à cet acte étatique; information adressée au pouvoir byzantin que les Bulgares rétablissaient l'institution royale et l'indépendance de leur Etat.

On pourrait supposer que le rituel en question remplit en même temps la fonction d'*élection d'un souverain*. Cependant dans ce cas il est difficile d'expliquer le développement inégal de deux autres événements historiques. Tichomiros a été également élu tzar par l'armée révoltée, mais les sources ne mentionnent nulle part qu'il ait été élevé sur le bouclier .

Il semble que l'action rituelle pratiquée par les Bulgares pendant cette époque est en rapport avec quelque limitation sociale normative, imposée uniquement sur des individus (des hommes) qui étaient en relation de parenté avec la famille régnante. Considéré sous cet aspect, l'incident avec Tichomiros reçoit une explication logique. Lui, l'homme de basse origine, arrive à recevoir le titre de "tzar" grâce à une élection non réglementaire. Suit son éloignement du pouvoir et son exécution publique. Mais il n'a pas été exécuté par les armes, méritant une telle mort après avoir eu une noble et digne vie. Non, il a été tué comme un chien à coups de pierres jetées sur lui. C'est là une exécution édifiante que l'on appliquait aux pécheurs, aux voleurs, aux usurpateurs. Ce qui laisse croire comme le plus vraisemblable, selon la morale de la société d'alors, c'est qu'il était considéré comme faisant partie des pécheurs, parce que provenant du peuple, il s'était permis de lever la main sur le pouvoir suprême, donc sur un droit et un privilège qui n'appartient qu'à une personne d'origine royale. Ce n'est pas le fait du hasard si les chroniqueurs en font mention: "Deljan rassembla tous et les convainquit d'éloigner Tichomiros, s'ils sont convaincus que lui-même provenait de la famille de Samuel et s'ils désirent qu'il soit leur tzar." (ГИБИ VI 1965: 303); "Puisque vous savez que j'appartiens à la famille de Samuel, faites disparaître Tichomiros, sinon, soumettez-vous à lui et faites moi disparaître." (ГИБИ VII 1968: 192)

On pourrait supposer que pendant cette époque la coutume de la proclamation non conventionnelle d'un tzar, c'est-à-dire en dehors du stéréotype consiste en l'action

⁴³ Pour plus de détails sur la tradition bulgare des VIIe-XIe ss. de l'élection du successeur au trône v. Бешевлиев 1981: 45 et la bibliographie.

élection et le rituel *élévation sur le bouclier*. Sans doute que la condition pour que la cérémonie de l'élection soit légitime consistait en ce que celle-ci soit réalisée par la communauté des boïles et des boyars. De son côté le rituel devait être exécuté par la communauté chargée de le faire – l'armée. C'est de cette manière seulement que la réalisation "régulière" d'après la pratique sociale standardisée des deux parties composantes de la coutume, la rend remplie légitimement. Le résultat en est qu'elle correspond aux exigences normatives traditionnelles de la légitimation, tandis que le tzar élu est reconnu légitime à l'unanimité par les Bulgares. Et vice-versa, si seulement une des conditions n'est pas remplie, situe l'élu dans l'état de "tzar imposteur". Ceci explique l'éloignement et le meurtre indigne de Tichomiros, ce soldat autrement raisonnable et brave, qui n'a pas été élu par les boïles et les boyars, mais proclamé "tzar" seulement par l'armée. Ainsi la légitimité du pouvoir royal bulgare est en rapport étroit avec la conservation du droit héréditaire sur celle-ci. Voilà pourquoi un personnage de basse origine sociale ne peut devenir un tzar légitime, s'il ne se rapproche ou s'il ne se lie pas par des liens de parenté avec une famille royale. (Цанкова-Петкова 1966: 106; Ангелов 1999: 114-116 note 129). Vraisemblablement dans la tradition culturelle bulgare l'exécution obligatoire et exacte du rituel revêtir du pouvoir constitue une particularité dans l'application du rituel.

La coutume de la proclamation légitime d'un tzar n'a pas été réalisée non plus lors du troisième événement historique – celui avec Alousianos, l'héritier légitime du trône bulgare. Il a droit, de par la loi et par la tradition, au pouvoir royal. D'autre part, ayant un poste supérieur dans l'empire, il jouit d'un pouvoir réel, grâce auquel il pourrait influencer en sa faveur au cours de l'élection en question. Dans cet état des choses il ne devrait pas y avoir quelque restriction dans l'application du rituel. Néanmoins, dans les sources il n'y a aucune mention d'Alousianos (celui-ci raconte personnellement à Psellos ce qui était arrivé – ГИБИ VI 1965: 97; Тъпкова-Займова 2009: 44) qui serait élevé sur le bouclier et proclamé officiellement tzar de Bulgarie. Il est vrai qu'Alousianos devenait un des conducteurs de l'insurrection, mais sans statut bien défini, parce que Deljan, "Il semble qu'il partagea avec lui le pouvoir royal" (ГИБИ VI 1965: 305; ГИБИ VII 1968: 194).⁴⁴ Ce qui est intéressant dans ce cas, c'est la première condition au sujet de l'élection. Alousianos est, sans hésitation,

⁴⁴ D'après V. Beševliev et G. Nikolov (Бешевлиев 1981: 50-51; Николов 2002: 38, 39) au cours des VIIe-XIe ss. dans le gouvernement étatique de la Bulgarie continue d'exister le *double gouvernement*. Le souverain suprême – fût-il un khan, un prince, un roi, est à la tête du pouvoir central, mais porte en soi aussi les traits caractéristiques d'un souverain sacré. Celui qui le remplace et qui lui est soumis dans la hiérarchie est un homme qui porte le titre de *khanasübigi* (*icirgu boïlas*), *khavkan*. En l'absence du souverain suprême, ce dernier est aussi le chef de l'armée. Aucours de plusieurs siècles dans la pratique gouvernementale de l'Etat bulgare continuent d'exister les éléments de l'institution dite *couple gouvernant*, lesquels constituent une succession turque de l'époque ancienne. D'après G. Nikolov "Vraisemblablement le pouvoir central suprême était représenté par le khan – grand prêtre et son co-gouverneur était chargé du commandement militaire et avait quelquefois des fonctions diplomatiques." (Николов 2002: 39) Il est possible que dans le même schéma gouvernemental soit inclus aussi l'histoire de Pierre Deljan et de son cousin germain Alousianos. Sans doute qu'avec ce dernier a été partagé le

d'origine royale. Il y a une communauté qui non seulement a la possibilité, mais a aussi le droit de réaliser son élection. D'après le récit du chroniqueur, une partie des personnes qui étaient attachées à la famille de son père (vraisemblablement très proches et d'origine noble, parce que sachant qu'Alousianos avait un signe caché) étaient prêts à le soutenir et "tous préféraient le véritable fils au fils douteux" (ГИБИ VI 1965: 97-98); "Et plusieurs d'entre eux s'éloignèrent du fils douteux et se rattachèrent au fils du tzar légitime et le pouvoir fut partagé" (ГИБИ VII 1968: 194).⁴⁵ Indépendamment de cela, la réalisation du rituel sur l'élévation n'a pas eu lieu. Une partie de l'armée révoltée soutenait Alousianos, mais l'élection officielle ne s'est pas réalisée, ce qui est la cause de ce que l'élévation sur le bouclier ne pouvait pas se faire.

Seul le statut d'Alousianos peut projeter de la lumière dans cette situation. D'après les idées des Bulgares et des Byzantins, il est le successeur légitime du trône et de la couronne. Ce n'est pas le fait du hasard s'il a été élevé au rang de patrice et nommé stratège. Sur ce, son élection de "tzar de Bulgarie" devrait être faite d'après les normes généralement admises. Or, celles-ci consistaient en la réalisation des stéréotypes traditionnels: élection du Conseil du souverain (boïles, boyars)⁴⁶, annonce et confirma-

pouvoir central – on lui avait confié l'armée insurgée. Ce n'est pas là un cas isolé pour l'époque en question, comme l'écrit V. Beševliev (qui se reporte à J. Scylitzès), auprès du tzar Gabriel Radomir il y a un khavkan qui partage avec lui son gouvernement. Après que ce dernier (dont le nom est Dometian) a été emprisonné par Byzance c'est le frère du tzar – du nom de Théodore, qui devient kavkhan (Търкова-Займова 2009: 68). Le fils de Gabriel Radomir – Pierre Deljan a également un kavkhan (dont le nom est inconnu) qui en 1040 est le commandement des armées révoltées contre Dyrrachium (Durazzo) (Бешевлив 1981: 50 et note 120, 121, 122; Търкова-Займова 2009: 79). C'est Alousianos qui occupe dans la suite le poste de kavkhan.

⁴⁵ Ici le chroniqueur emploie le terme de "véritable" au sens de fils né d'un mariage légitime. Tel est le cas d'Alousianos, fils du tzar Jean Vladislav et successeur direct et légitime du trône, pareillement à son frère aîné. Sous le terme de "douteux" on entend un bâtard. Ceci concerne Pierre Deljan qui est le fils du tzar bulgare antérieur Gabriel Radomir de son bref mariage avec une des filles du roi hongrois. Après que Gabriel Radomir quitte la princesse hongroise, celle-ci, enceinte, retourne dans sa patrie et c'est là qu'est né sans doute Pierre Deljan. Il n'y a pas d'information qu'il soit élevé la cour du roi hongrois Etienne, mais il n'y en a pas non plus qu'il ait été élevé dans la cour bulgare avec les autres successeurs de Gabriel Radomir. A cause du fait que Pierre Deljan est né après la dissolution du mariage de ses parents, les auteurs byzantins le considèrent comme un bâtard qui et comme quelqu'un qui n'avait pas le droit de prétendre à un successeur légitime dans la lignée des tzars bulgares. Il semble que Deljan lui-même avait ce même sentiment. Tenant compte de ce qui a dit ci-dessus, une partie des chroniqueurs byzantins rapportent dans leurs textes la vague rumeur au sujet de son origine, en appuyant sur sa "basse origine" et "sa famille peu illustre". Indépendamment du fait qu'il était fils d'un tzar et d'une fille de roi, c'est-à-dire que deux lignes dynastiques se croisaient en lui, on ne lui reconnaissait pas l'origine royale. Par ce comportement négatif les chroniqueurs soutenaient la position officielle de Byzance que l'élection de Pierre Deljan comme "tzar de Bulgarie" était illégitime et que c'est pour cela qu'il n'y avait pas de raison formelle pour que lui soit reconnu le titre royal. V. à ce sujet Цанкова-Перкова 1966: 103, 105, 106 et notes 33, 37, 47; ГИБИ VII 1968: 192.

⁴⁶ D'après V. Beševliev, au IXe s. "six grands boyars étaient les dignitaires les plus haut placés dans l'Etat bulgare. Parmi eux venaient en premier lieu le kavkhan et l'icirgu-boïl. Ils étaient les conseillers (consiliarii) et étaient rattachés au khan et constituaient vraisemblablement le Conseil d'Etat." (Бешевлив 1981: 52, 53 et note 151)

tion par le patriarche bulgare. La Bulgarie ayant perdu son indépendance (manque de Conseil du souverain et un Patricat indépendant). Elle se trouvait dans une situation compliquée externe et interne et il y a manque de conditions préalables pour que soit réalisée une élection normale et légitime. Dans ce cas même si les boïles et les boyars entreprenaient cette action, ni le patriarche de Constantinople et encore moins le basileus auraient confirmés la légitimité du titre royal ainsi obtenu. Même si cela avait eu lieu, Deljan aurait eu le sort humiliant de Tichomiros, parce qu'il se serait trouvé également dans la condition d'usurpateur. Il est vrai que, plus tard, Alousianos aveugle Pierre Deljan, sans doute parce que celui-ci a accepté et s'est attaché à l'idéologie étatique byzantine – une conduite de ce genre est un complot contre le pouvoir officiel et c'est pourquoi les révoltés et les dissidents sont châtiés par la privation de la vue (Тъпкова-Займова 2009: 49; Цанкова-Петкова 1966: 97 et note 2). Deljan, pareillement à Tichomiros, est puni pour sa témérité d'avoir levé la main sur le pouvoir suprême, mais il a n'a pas été privé de la couronne, c'est-à-dire qu'il n'a pas été tué, ce qui aurait pu lui arriver. Peut-être cette action d'Alousianos a-t-elle été dictée par son désir de gagner la condescendance du basileus Michel IV, mais aussi par la crainte de ne pas provoquer la colère de ses compatriotes par le meurtre d'un souverain, quoique non reconnu par Byzance. A cause de son statut non douteux successeur du trône, Alousianos n'aurait pas pu (et peut-être n'aurait pas voulu) tirer profit de cette campagne qui n'était pratiquée sans doute que dans des circonstances extraordinaires d'une prise de pouvoir non dynastique – en fait, une pratique romaine. Dans les conditions spécifiques du milieu social bulgare, cette manière d'agir – élection, suivie de l'élévation sur le bouclier, suppose quelque incertitude et quelque crainte de non-reconnaissance la légitimité du pouvoir et du titre adopté.⁴⁷ Ce qui arrive vraisemblablement, après l'élection de Pierre Deljan, a arrêté Alousianos de répéter la même action par rapport au pouvoir. Mais Deljan qui n'avait pas d'autre possibilité d'arriver jusqu'au pouvoir royal de manière "légale", a accepté ce risque de se servir du rituel, en se fiant à sa chance qui l'avait favorisé jusqu'à l'apparition d'Alousianos.

De tout ce qui a été dit on peut supposer qu'il existe encore une particularité dans l'application de la pratique du rituel. Après le meurtre de Tichomiros, Deljan, quoique déjà élu et proclamé souverain, est acclamé comme tzar pour la deuxième fois: "Il y eut alors un grand vacarme et tous saluèrent comme tzar." (ГИБИ VII 1968: 192), mais indépendamment de l'opinion que la somme gestuelle ne signifie pas une seconde élévation sur le bouclier. Ce fait confirme la supposition que la fonction de la somme gestuelle ne signifie pas émméélection, mais annonce du résultat de l'élection. La non-application du rituel une seconde fois et sur un seul et même individu présuppose l'existence de quelque autre limite normative. Elle ne permet pas que la somme gestuelle soit utilisée arbitrairement et cela-plusieurs fois, mais seulement lorsqu'on se trouve dans des conditions qui restent inconnues pour nous.

⁴⁷ Au IXe s. le khan Krum reprend la tradition au sujet de la remise intérieure du pouvoir dynastique. Ceci fait illégales les tentatives de son acquisition en dehors de ce cercle limité et le port du titre royal – illégitime, une sorte d'usurpation (Ангелов 1999: 114).

On peut présenter ici encore une supposition. Lorsqu'il y a une tradition durable de double gouvernement, on peut admettre qu'au cours de la première étape de l'insurrection Pierre Deljan a seulement le statut de conducteur. Mais, après la prise de Belgrade, il aura été vraisemblablement élu comme commandant en chef avec le titre de "tzar", cet acte a été confirmé par l'élévation sur le bouclier. Pendant la deuxième étape, après le meurtre de Tichomiros, il est acclamé comme tzar, mais sans doute déjà dans son statut de souverain suprême. Ceci est confirmé par l'apparition de son kavkhan, c'est-à-dire commandant. C'est là un poste occupé plus tard par son cousin Alousianos. C'est ainsi que le système du double gouvernement et l'exemple hongrois avec le prince Arpad rendent compréhensible le fait que, lors de la seconde élection d'un tzar, Pierre Deljan n'est pas élevé une seconde fois sur un bouclier. Sans doute que l'application de la somme gestuelle, seulement dans les cas de l'annonce de l'élection du commandant suprême avec le statut de co-gouverneur, représente une des particularités caractéristiques dans la pratique bulgare et hongroise. Ainsi l'essence du rituel se distingue des traditions romaine et byzantine.

A cause de la situation socio-politique pendant l'époque analysée on peut admettre que la somme gestuelle remplit la fonction de *confirmation de l'élection faite*. L'histoire avec Michel 1-er nous laisse voir que la confirmation de son élection en tant que basileus se réalise non pas par le rituel de l'élévation, mais par le patriarche de Constantinople qui était présent et conduisait l'acte de la proclamation. Ce dernier sanctionnait la proclamation de l'élection en posant (ou en touchant de la main) la couronne sur la tête de Michel 1-er. A cette époque l'Eglise orthodoxe bulgare perd pour un certain temps son indépendance. Le chef de l'Eglise est rabaissé dans son poste et de patriarche il devient archevêque. En pratique cela signifie une restriction d'une partie de ses droits importants, comme le couronnement d'un souverain. Depuis la fin des années vingt du XIe s. l'Eglise bulgare a, à son sommet, un archevêque grec, de sorte que l'Archevêché est directement soumis à la volonté du basileus byzantin (Тъпкова-Займова 2009: 76; Цанкова-Петкова 1966: 98; Ангелов 1982: 26; Цанкова-Петкова, Ангелов 1982: 28). Pendant cette période la représentation mondiale qui prédomine, c'est que le pouvoir d'Etat suprême vient de Dieu et que chacun qui occupe celle-ci doit avoir obtenu la confirmation de l'institution de l'Eglise pour être reconnue légitime.⁴⁸ Dans ces conditions l'élection de Pierre Deljan comme tzar ne pouvait devenir légitime uniquement par l'application de la somme gestuelle. Ce qui manquait, c'est la participation de l'Eglise bulgare, et sa dépendance de Byzance faisait la confirmation de l'élection impossible. C'est précisément pour cette raison que Deljan cherchait une sanction d'Eglise pour le pouvoir suprême qu'il avait obtenu ailleurs. Il envoie une lettre à Rome pour le pape le reconnaître son titre "tzar de Bulgarie". (Венедиков 1967: 156) Il reçoit cette reconnaissance qui est un acte de confirmation de l'élection déjà faite. C'est précisément ce fait qui rejette cette supposition de la fonction qui sanctionnait le rituel dans le cas bulgare.

⁴⁸ A l'époque du Deuxième royaume bulgare continue d'exister l'opinion, sanctionnée par l'Eglise que le souverain est placé par Dieu pour gouverner ses sujets (История 1982: 14).

Si on considère de ce point de vue la pratique rituelle, c'est-à-dire que pendant cette période la communauté bulgare est chrétienne depuis longtemps déjà, on pourrait admettre que l'une des fonctions de la somme est la présentation du tzar élu devant Dieu et la demande de Dieu d'obtenir sa bienveillance et son approbation. A cette somme il faut absolument ajouter les salutations que reçoit Deljan pour son élection, ainsi que sa glorification et l'annonce de son élection en tant que tzar de Bulgarie nouvellement élu. Ce n'est pas le fait du hasard si Jean Scylitzès écrit dans sa chronique: "ils annonçaient sa présence tout an long de la route et l'acclamaient." (ГИБИ VI 1965: 302)

Du point de vue ethnologique, la fonction fondamentale du rituel élévation sur le bouclier peut être expliquée comme un passage social unique. Ainsi réalisée, cette tradition transforme l'élection de Deljan comme roi en un acte légitime et accepté par les Bulgares, indépendamment du refus du côté de Byzance.

Pour ce qui concerne la dimension du geste *lien entre le destinataire et le destinataire*, voilà quelles conclusions on peut faire: les destinataires de la somme gestuelle: sont les soldats révoltés ou éventuellement leurs chefs militaires. Les destinataires sont plus nombreux à cause de leurs fonctions que nous venons de décrire. Et dans cette somme il faut mentionner: les boïles et les boyars qui ont participé ou non dans l'élection d'un nouveau souverain; toute l'armée révoltée et le peuple bulgare; l'Eglise orthodoxe bulgare. Font partie de la catégorie des destinataires qui se trouvent en dehors des frontières: le pouvoir suprême de l'empire byzantin et son administration juridico-étatique sur les territoires bulgares; le roi et l'Etat hongrois; le pape et l'institution papale de Rome. Dans la catégorie des destinataires particuliers se trouve le Dieu chrétien. L'élu comme tzar Pierre Deljan lui-même y occupe une place qui n'est pas la dernière.

Si nous tenions compte de la miniature, qui représente le rituel, on peut supposer que dans le cadre du complexe gestuel celui qui a été élu tzar joue aussi le rôle de destinataire. Le bras droit qui repose sur sa poitrine et sur son cœur, est un geste dont on se sert lorsqu'on prononce un serment, adressé à la couronne, à la Bulgarie et à la communauté qui l'a élu. Une preuve de cette affirmation on la trouve sur une monnaie d'or de l'époque du tzar bulgare Ivan (Jean) Assen II (1218-1241) (v. le supplément). On y voit Saint Démétrius posant la couronne sur la tête du tzar, et ce dernier a mis sa main sur le cœur (История 1982: 177). Ce fait confirme la thèse que l'élévation de Pierre Deljan, porté sur les bras et bien que sans bouclier, n'est pas un acte ordinaire ou fortuit, mais un acte ayant une signification étatique et est en rapport avec son élection de tzar de Bulgarie.

Nous ne connaissons pas le nom bulgare du rituel. C'est pour cela qu'une partie de l'information qui aurait pu projeter de la lumière sur la *sémantique* fait défaut. Si l'on juge d'après l'appellation grecque, on se rend compte qu'il s'agit seulement de la description physique de la somme gestuelle – élévation d'un corps humain sur un bouclier. Etant donné que dans leurs textes aucun des chroniqueurs aucun n'a jugé nécessaire d'expliquer en détail l'acte rituel, on suppose que ce dernier était connu, ainsi que surtout sa signification, tout au cours de l'époque mentionnée. Les textes

des chroniqueurs nous font voir qu'au niveau de la motif, l'élévation sur le bouclier se laisse expliquer par les chroniqueurs, ainsi que sans doute par le peuple bulgare, comme proclamation d'un souverain. Et y étaient inclus le choix, l'annonce et la confirmation en même temps: "ils lui confièrent le pouvoir, en l'éllevant sur un bouclier" (ГИБИ VI 1965: 95). Indépendamment si on connaît la sémantique de cette somme gestuelle, on doit se rendre compte que Byzance et aussi les chroniqueurs n'acceptent pas comme légitime le résultat découlant du rituel. A côté de ce niveau dans la sémantique de cette somme gestuelle sont inclus aussi les félicitations et l'acclamation du tzar élu, ainsi que sa présentation devant le Dieu chrétien et la demande de sa bénédiction. Au niveau de la motivation la sémantique correspond, par ses fonctions fondamentales de la somme gestuelle concrète: l'annonce de l'élection qui a eu lieu, le rétablissement de l'institution royale et de l'indépendance de l'Etat bulgare, la présentation de l'élu devant Dieu et la demande de sa de son appriation et sa grâce, félicitations et acclamation du tzar élu, serment.

Comme généralisation de ces observations ainsi présentées on peut présenter les sources suivantes. A cette étape précoce du développement de la culture des deux communautés le rituel de l'élévation existe comme faisant partie d'une norme juridique extraordinaire et d'une pratique courante au sujet de l'occupation du pouvoir suprême d'Etat. Bien que l'action rituelle puisse se ranger dans le cadre de la proclamation standardisée et stéréotypée d'un souverain, il se trouve plutôt dans la catégorie des "cas particuliers" qui s'appliquent lorsque la prise du pouvoir se fait en dehors des liens dynastiques. De par sa composition et sa structure dans les deux cultures le rituel en question ne sort pas en dehors des cadres de la mentalité normative. Il s'inscrit donc dans la pratique rituelle "normale" à l'époque. Et c'est précisément pour cela que ce rituel conserve ses caractéristiques fondamentales du temps de Rome et de Byzance. Pendant cette période la somme gestuelle n'est pas une unité culturelle indépendante, mais une partie d'un complexe de coutumes qui comprend aussi les actions d'après le choix et l'approbation du souverain.

Dans les deux cultures le rituel en question documenté existe et agit dans un milieu politico-social qui est rattaché à une étape de la transition sociale. Comme un résultat de son statut dans la norme et pratique étatiques et juridiques le rituel est appliqué lors de la conservation des défenses et limitations correspondantes. A cause du contenu différencié du rituel, celles-ci ont leurs particularités dans les deux cultures. Les dimensions gestuelles ont aussi leur spécificité dans les pratiques documentées. Ceci apparaît clairement dans la forme physique de la somme gestuelle, l'entourage, la fonction, le lien destinataire – destinataire et la sémantique. Des particularités de ce genre peuvent être constatées dans les activités qui devancent ou viennent après de la somme gestuelles. Ce qui mérite d'être remarqué aussi, c'est l'existence, dans l'élévation sur le bouclier bulgare, de la confirmation par le patriarche et le pape – c'est là une preuve de la pénétration d'éléments chrétiens dans l'acte rituel. Tout ceci reste en dehors de la pratique hongroise qui se rapproche de celle bulgare. Ce fait confirme la thèse du développement ininterrompu et l'adaptation des emprunts de diverses cultures, leur passage en étapes culturelles-historiques et la tradition culturelle qui les a occupés.

Au sujet de l'élévation de Pierre Deljan sur un bouclier, grande est la tentation, vu ses relations avec la Hongrie, d'interpréter cet acte comme un emprunt et une influence de la pratique de l'Etat hongrois. Mais les différences dans cette composition, cette structure et la manière de produire le rituel ne permettent pas de nous rallier à cette thèse. D'autre part, le cas hongrois n'a pas été documenté plus tard en tant qu'existence et développement, sur lesquels peut être fondée la supposition directe d'emprunt aux Bulgares. Et vice-versa, les similitudes connues entre la pratique bulgare et celle byzantine confirment la thèse que le rituel analysé est un emprunt à Byzance, mais uniquement par sa composition qui est documentée au cours du XIe s. C'est une chose importante à signaler, parce que les cas avec Tichomiros et Alousianos laissent supposer des particularités visionnaires et normatives qu'on ne trouve pas dans la pratique byzantine et qu'on ne peut rapporter à une tradition bulgare non documentée d'époque historique plus ancienne. Si cette supposition peut être confirmée par des faits on pourrait parler alors non pas d'un d'un emprunt tardif de Byzance, mais bien d'une application incidente de l'ancienne norme juridique et d'une pratique. Ce qui me pousse à admettre une telle supposition, c'est l'action d'élévation d'un corps humain, ce qui trouve une suite et un développement dans la pratique et la culture traditionnelle des Bulgares – ceci presque jusqu'au milieu du XXe s. et cette pratique n'a pas été appliquée seulement lorsque il s'agissait de revêtir du pouvoir un souverain. Elle a eu sans doute un rôle plus large aussi dans les us et coutumes, dans les rituels de la communauté d'alors. Dans la tradition culturelle hongroise les choses ont eu un autre aspect.

Et là se pose logiquement la question avec le titre du souverain bulgare Pierre Deljan. Une partie des empereurs byzantins, reconnus aussi par les représentants de la science historique bulgare, tels Phocas, Michel 1-er Rangabé, etc. montent au pouvoir justement par l'application du rituel *élévation sur le bouclier*, sans qu'il y ait d'hésitation par rapport à la légitimité de leur pouvoir. Pourquoi alors Pierre Deljan ne serait-il placé dans la catégorie des souverains bulgares légitimes et ne lui reconnaîtrait-on pas comme légitimement donné selon la loi le titre de "tzar des Bulgares"!?

Littérature:

Ангелов 1982: Ангелов, Д. Военно-административно и църковно устройство. – В: История на България. Т. 3. София, БАН, 23–28.

Ангелов 1999: Ангелов, П. България и българите в представите на византийците (VII–XIV век). София, ЛИК.

Байбурин, Топорков 1990: Байбурин, А. К., А. Л. Топорков У истоков этикета. Этнографические очерки, Л., Наука.

Батаклиев 1989: Батаклиев, Г. Антична митология. 2. изд. София, Петър Берон.

Бешевлиев 1981: Бешевлиев, В. Първобългарите. Бит и култура. Наука и изкуство, София.

Божков 1972: Божков, А. Миниатюри от Мадридския ръкопис на Йоан Скилица. (Изследване върху миниатюрите от ръкописа на Йоан Скилица от XII–XIII век в Мадридската национална библиотека със 170 цветни и черно-бели илюстрации). София, БАН.

Брюкселска 1965: Брюкселска хроника. – В: Гръцки извори за българската история. Т. VI. (външна корица Т. XI). Състав. И. Дуйчев, Л. Йончев, П. Тивчев, В. Тъпкова-Заимова, Г. Цанкова-Петкова, София, БАН, 73–76.

Венедиков 1967: Венедиков, И. Петър Делян. – В: Бележити българи (681–1396 г.). Т. 1. Състав. Б. Чолпанов, В. Гюзелев. София, Държавно военно издателство, 153–168.

ГИБИ VI 1965: Гръцки извори за българската история. Т. VI. (външна корица Т. XI), състав. И. Дуйчев, Л. Йончев, П. Тивчев, В. Тъпкова-Заимова, Г. Цанкова-Петкова. София, БАН, 92–132.

ГИБИ VII 1968: Гръцки извори за българската история. Т. VII. (външна корица Т. XIV), състав. Стр. Лишев, П. Тивчев, В. Тъпкова-Заимова, Г. Цанкова-Петкова, София, БАН, 149–208.

Златарски 1971: Златарски, В. История на българската държава през средните векове. Т. 1. Първо българско царство, Ч. 2. От славянизацията на държавата до падането на Първото царство (852–1018). София.

История 1982: История на България. Т. 3, БАН. София.

Купър 1993: Купър, Дж. К. Енциклопедия на традиционните символи. София, Петър Берон.

Маджаров 2004: Маджаров, Д. Промяна от жест във фразеологизъм по примера на “целувам ви ръка” при българи и унгарци. – В: Унгаристиката в България. Език, история, литература. Състав. и ред. Й. Найденова, София, ИЦ “Боян Пенев”, 122–142.

Маджаров 2007: Маджаров, Д. Семантика на целуването по бузите и челото при капанската традиционна сватба. – В: Изследвания в памет на акад. Анание Явашов. Състав. И. Иванов, М. Босева, Н. Николова, София, АИ “М. Дринов”, 174–184.

Москов 1988: Москов, М. Именник на българските ханове (Ново тълкуване), ДИ “Д-р Петър Берон”, София.

Николов 2002: Николов, Г. Хан и кавхан в България през VIII в. – В: Българи и унгарци – 1000 години заедно. *Volgárok és magyarok – 1000 éve együtt.* Будапеща, 38–46.

Пийз, Гарнър 2000: Пийз, А., А. Гарнър. Езикът на тялото. Скритият смисъл на думите. София, Ciela.

Примов 1981: Примов, Б. Укрепване и териториално разширение на българската държава през първата половина на IX в. – В: История на България. Т. 2. Първа българска държава. София, БАН, 130–161.

Псел 2002: Михаил Псел. Из “Хронография”. – В: Византия през погледа на съвременниците и. Състав. В. Тъпкова-Заимова, Р. Пенджекова. Пловдив,

Пловдивско университетско издателство, 169–173.

Тацит 1969: Тацит, Корнелий. О произхождении германцев и местоположений Германии. Сочинения в двух томах. Т. 1. Л.

Тъпкова-Заимова 2009: Тъпкова-Заимова, В. “Българи родом...” Комитопулите в летописната и историографската традиция. В. Търново, Унив. изд. “Св. св. Кирил и Методий”.

Цанкова-Петкова 1966: Цанкова-Петкова, Г. Петър Делян през погледа на неговите съвременници. – Исторически преглед, № 4, 97–106.

Цанкова-Петкова, Ангелов 1982: Цанкова-Петкова, Г., Д. Ангелов. Въстание начело с Петър Делян. – В: История на България. Т. 3. София, БАН, 28–34.

Alföldi 1933: Alföldi András. A kettős királyság a nomádoknál. – In: Károlyi Emlékkönyv. Budapest, 28–39.

АМТБФ Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai. Összegyűjtötte, fordította, bevezetéssel és jegyzetekkel ellátta Moravcsik Gyula, Budapest, 363.

Balogh 2002: Balogh László. Árpád “pajzsra emelésének” keleti párhuzamai – Acta Universitatis Segediensis, Acta Historica 112, 37–47

Bartha 1984: Bartha Antal. A magyar nép őstörténete. – In: Magyarország története. Előzmények és magyar történet 1242-ig. 1 kötet, 1 rész, főszerk. Székely György, szerk. Bartha Antal. Budapest, Akadémiai Kiadó, 375–574.

Bartha 1988: Bartha Antal A magyar nép őstörténete. Akadémiai Kiadó, Budapest.

Bréhier 1949: Bréhier, L. Les institutions de l’empire Byzantin. Paris. (Цит. по: Цанкова-Петкова, Г. Петър Делян през погледа на неговите съвременници. – Исторически преглед, № 4, 1966, с. 104 бел. № 45.)

Gyórfly 1959: Gyórfly György. Tanulmányok a magyar állam eredetéről. Budapest.

Gyórfly 1984: Gyórfly György. Honfoglalás és megtelepedés. – In: Magyarország története. Előzmények és magyar történet 1242-ig. 1 kötet, 1 rész, főszerk. Székely György, szerk. Bartha Antal. Budapest, Akadémiai Kiadó, 577–650.

Gyórfly 1986: Gyórfly György. (szerk.) A magyarok elődeiről és a honfoglalásról. Kortársok és krónikások hirasításai. Nemzeti Könyvtár. Történelem. Budapest.

Kristó 1996: Kristó Gyula. Honfoglalás és társadalom. Társadalom és művelődéstörténeti tanulmányok 16. Budapest.

Kristó 2002a: Kristó Gyula. Árpád fejedelemtől Géza fejedelemig. 20 tanulmány a 10. századi magyar történelemről, Akadémiai Kiadó, Budapest.

Kristó 2002b: Kristó Gyula. Szent István király, Neumann Kft., Budapest. – (<http://vmek.niif.hu/05000/05000/html/kristo020.html>)

Kristó 2003: Kristó Gyula. Magyarország története 895–1301. Osiris Kiadó, Budapest.

Magyar 2000: Magyar Nagylexikon. X kötet, szerk. bizott. elnöke Glatz Ferenc, Budapest, Magyar Nagylexikon Kiadó.

Magyar 2002: Magyar Nagylexikon. XIV kötet, szerk. bizott. elnöke Glatz Fe-

renc, Budapest, Magyar Nagylexikon Kiadó.

Magyar nyelv 1976: A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára. III kötet, főszerk. Benkő Loránd, Budapest, Akadémiai Kiadó.

Magyarország 1981: Magyarország történeti kronológiája. I kötet. A kezdetektől – 1526-ig, főszerk. Benda Kálmán, Budapest, Akadémiai Kiadó.

Magyarország 1984: Magyarország története. Előzmények és magyar történet 1242-ig. 1. Főszerk. Székely György, Budapest.

Moravcsik 1934: Moravcsik Gyula. A magyar történet bizanci forrásai. Magyar Történelmi Társulat, A Magyar Történettudomány kézikönyve I kötet, 6/b füzet. Budapest.

Moravcsik 1953: Moravcsik Gyula. Bizánc és a magyarság. Akadémiai Kiadó. Budapest.

Róna-Tas 1997: Róna-Tas András. A honfoglaló magyar nép. Bevezetés a korai magyar történelem ismeretébe. Balassi Kiadó, Budapest.

Rózsa 1995: Rózsa György. "Árpád emeltetése" – Néprajzi Értesítő, LXXVII, 35–43.

SRH *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum. Edendo operi praefiut Emericus Szentpétery. Ű – ŪŪ. Bp. 1937 – 1938.* (Bővített reprint kiadás 1999, 553 p., 799 p.)

Tacitus 1877: Tacitus. *The Agricola and Germania.* Trans. A. J. Church, W. J. Brodribb. London: Macmillan, 87–100 – (www.fordham.edu/halsall/source/tacitus1.html/Medieval Sourcebook: Tacitus:Germania) (21.08. 2007).

Treitinger 1938: Treitinger, O. *Die Oströmische Kaiser und Reichsidee.* Jena (Цит. по: Гръцки извори за българската история. Т. VI (XI). Състав. И. Дуйчев, Л. Йончев, П. Тивчев, В. Тъпкова-Заимова, Г. Цанкова-Петкова. София, БАН, 1965, с. 95.)

Unger, Szabolcs 1965: Unger Mátyás, Szabolcs Ottó. Magyarország története. Rövid áttekintés, Budapest, Gondolat.

Waal 1952: Waal, H. van de Drie eeuven vanderlandische geschied vitbelding II. S'-Gravenhage.

Zlinszky 2002: Zlinszky János *Történeti alkatmányunk fejlődése. I. – Magyar szemle* (on line) új folyam XI, 2.sz, Budapest – (http://www.magvarszemle.hu/szamok/2002/2/torteneti_alkatmanyunk?postaction=Pr...) (28. 08. 2007)

[http://hu.wikipedia.org/w/index.php?title=Frank Birodalom&printable=yes](http://hu.wikipedia.org/w/index.php?title=Frank_Birodalom&printable=yes) (23.08.2007)

http://hu.wikipedia.org/w/index.php?title=I.Le%C3%B3_biz%C3%A1nci_cs%C3%A9r%C3%A1r (28.08.2007)

<http://www.roman-emperors.org/leo1.htm> (01.05.1998)



Ivan (Jean) Assen II



Michel 1-er Rangabé



Petăr (Pierre) Deljan



Tichomiros